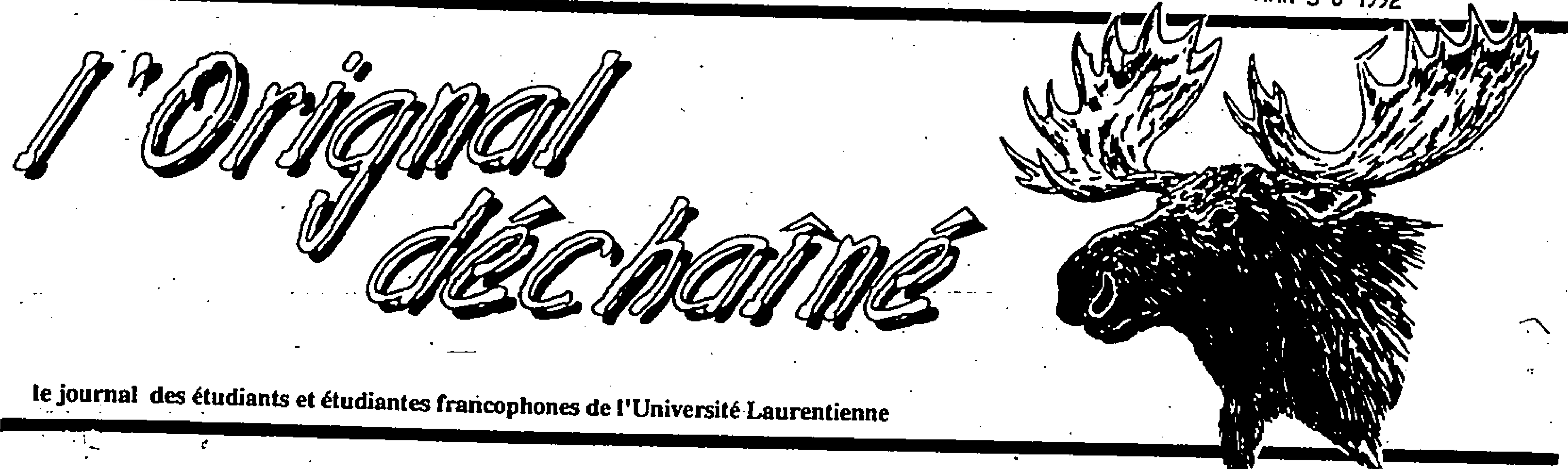
VOL 2, N° 10, 7 MARS 1989



le journal des étudiants et étudiantes francophones de l'Université Laurentienne

Dans ce numéro:

Pensée orignale:

Ce serait moins épuisant si on rigolait un peu moins.

Gaëlle Mouden

Les coupables

Au montage
Gaëlle "ménopause" Mouden
Yolande "film de cul" Jimenez
Normand "conséquence" Renaud
Pierre "ne jetez pas merci" Perreault
Bruno "pruneau" Gaudette
Luc "bec de saint" Comeau
Stéfane "Comtesse de" Noël de Tilly.
Marie-Anne "s'en va au moulin" Levac
Christine "cigarette gomme..." Tellier
Serge "le p'tit russe" Tellier
Nathalie "la Castafiore" Rivet

A la correction
Yolande "brassière" Jimenez
Gaëlle "cookie" Mouden
Normand "chus correct" Renaud
Louis "Seize" Bélanger
Muriel Mili "mètres"

Ala plume!
Normand Renaud, Luc Comeau, Bruno Gaudette, Yolande Jimenez, Gaëlle Mouden, Louise Perreault, Marie-Anne Levac, Pascal Sabourin, Johanne Dubé, Yvon Gamache, Simon Laflamme, Jacques Berger, Florence Hamou, Jean Dennie, Nicole Turgeon, Denis Beaudry, J.D. Ondo, Didier Kabagema et François Cimon.

Photos de la *Nuit*:
Paul de la Riva

Prochaine date de tombée: le 15 Mars
Prochaine date de parution: le 21 Mars

Y va s'acheter un char...

Dalpé: prix du gouverneur général!

(détails en page 19)

L'école de pharmacie francophone

La Laurentienne ou Ottawa: qui l'aura?

L'université d'Ottawa concurrence la Laurentienne pour l'obtention d'une école de pharmacie. Les deux ont soumis une demande de financement au gouvernement, mais la Laurentienne croit avoir gain de cause puisqu'il y a une pénurie de pharmaciens dans le Nord de l'Ontario.

La Laurentienne a récemment soumis un plan détaillé au Conseil ontarien des affaires universitaires. Cette proposition fait suite à l'approbation de principe que le Sénat a donné au projet de développement de nouveaux programmes l'an dernier. Selon le ministère des Collèges et Universités, l'Université d'Ottawa a présenté un projet semblable l'été dernier. Mais d'après Charles Bélanger, vice-recteur de la Laurentienne, le délai dans leur soumission ne devrait pas nuire aux chances de la Laurentienne.

Le besoin est dans le Nord

M. Bélanger maintient que Sudbury est un meilleur emplacement qu'Ottawa puisqu'il y a un besoin de pharmaciens dans la région. Il cite également le phénomène de l'exil des étudiants du Nord, qui ne reviennent pas travailler dans la réginn suite à l'obtention de leur grade. Il a ajouté que la Laurentienne se doit de développer ses programmes dans le cadre des services de santé, puisque "La Laurentienne est le parent pauvre dans ce domaine".

La proposition détaillée a été approuvée au Conseil de l'enseignement en français la semaine dernière, et devrait être à l'ordre du jour de la réunion d'avril du Sénat, où elle recevra vraisemblablement l'approbation finale.

Actuellement, il n'existe aucun programme pour la formation de avec les universités du Québec négocié par le gouvernement: Seule pharmaciens français en Ontario, et seulement cinq places par année sont garanties par le programme d'échange l'université de Toronto offre un programme de pharmacie, mais uniquement en anglais. Au dire de M. Bélanger, "ce que nous proposons, c'est un programme du côté français. La complication, c'est que l'université d'Ottawa est également intéressée."

En septembre 1990?

Le Conseil ontarien des affaires universitaires étudie les projets de développement de programmes soumis par les universités et fait des recommandations financières au Ministère des collèges et universités. Si la Laurentienne obtient le financement, le programme pourrait démarrer en septembre 1990, puisque la première année consiste en cours de science déjà offerts. Reste à voir si le gouvernement approuvera le projet et le donnera à la Laurentienne.

Luc Comeau

Création d'un collège francophone dans le Nord

Notre collège s'en vient!

C'est le samedi de la Nuit sur l'étang que le collège autonome francophone du Nord a franchi une étape importante. Une réunion impliquant 140 personnes des quatre coins du Nord de l'Ontario a concrétisé le principe d'un collège francophone autonome. Lors de l'étude des besoins des francophones du Nord en matière d'enseignement collégial en français, on entendra une voix concertée de toutes les régions du Nord qui demandra la création d'un collège francophone à multi-campus.

Durant la matinée, le coordonnateur des services en français au ministère des Collèges et Universités, M. Lionel Poirier, a annoncé que le gouvernement ferait une étude des besoins des francophones du Nord, débutant le 14 mars. Une consultation de la population s'effectuera dans le but de connaître ces besoins.

Une réunion concluante

Selon Carolle Laflamme, présidente du comité organisateur de la rencontre, "la réunion est un succès. Nous avons démontré qu'il y a une volonté non équivoque dans le Nord pour la création d'un collège francophone. 140 personnes sont venus des quatre coins du Nord en pleine tempête. Ensemble on a posé un geste significatif. Il y a maintenant une voix dans le Nord, et elle exige la création d'un collège à multi-campus qui ouvrira en même temps que celui d'Ottawa."

Les participants se sont retrouvés en ateliers pour discuter de plans d'action. Dans la plénière qui a suivi, l'assemblée a formé un comité permanent qui coordonnera les activités de sensibilisation, de communication et de concertation dans les prochains mois. Comme l'a dit Thérèse Boutin, une participante, "la balle est dans le camp des communautés francophones."

Luc Comeau

• TRIBUNE LIBRE •

Salman Rushdie vaut des millions

La vie aux enchères

Force est pour moi d'admettre que jusqu'à présent, personne n'a encore mis ma tête à prix (à ma connaissance!) Il faut souligner à ma décharge qu'effectivement je me complais davantage dans ce que je définis moi-même comme l'écriture "creuse", celle qui rebondit sur elle-même. Toutefois, en constatant l'ampleur des agitations médiatiques et politiques de ces derniers jours, autour de cet auteur "satanique", je me suis surprise à apprécier ma position au firmament des auteurs anonymes, ceux à qui la postérité jamais ne sourit.

En 1989, époque où l'on se permet de gratifier d'un sourire condescendant les guerres puniques ou les révolutions antiques en les qualifiant toutes deux de barbares, sauvages, répugnantes et primaires, et bien malgré ces admirables qualificatifs, je trouve, quant à moi ,que certaines pratiques de mon époque sont tout aussi dignes des mêmes désignations, sinon pires...

Mais, me direz-vous, quelle différence cela peut-il faire? Eh bien, à l'heure des satellites, de l'intelligence artificielle, de la conception assistée par ordinateurs, la tête d'un homme peut encore être mise à prix. Petite nuance: l'information va plus vite, plus loin et partout en même temps. Et il s'en trouvera encore pour me dire que le progrès n'est pas formidable.

Bref, mes commentaires ironiques ne font que masquer une crainte profonde, que cette polémique politico-littéraire, attisée par les feux de la religion et des médias, fait naître en moi.

Sauf votre respect...

Avec tout le respect que je dois au Coran et à la religion islamique, je suis dans l'impossibilité de concevoir une raison suffisante dans un roman, quel qu'il soit, à la mort de son auteur. L'inquisition l'a déjà bien montré: le sang et la violence n'effacent en rien les mots. Au contraire, ils les gravent dans les mémoires et dans les coeurs , les rendant ainsi à tout jamais indélébiles.

Les sociétés du XX[e] siècle sont assez perméables pour absorber ce genre de remous. Laissons donc les esprits se calmer, les instincts brutaux s'estomper, pour redonner au bon sens le soin d'apprécier la véritable dimension des choses.

Religion raisonnable

La religion s'en remettra sûrement si elle choisit la raison. Quant à la politique, elle possède cette agilité indescriptible qui lui permet, comme le chat, de retomber sur ses pattes.

Après tout, Nikos Kazantzaki, lui, a toujours la tête bien sur les épaules. Pourtant ,ce n'est pas faute d'avoir déclenché des ouragans en mettant en scène un rêve "divin"! Les religions semblent être décidément bien susceptibles. Quoi qu'il en soit, la foi demeure la foi. Prêchons l'amour, nous dit l'amour; nous sommes tous frères répond le Coran.

Florence Hamou

Plus personne ne croit en la Laurentienne

Deux camps de nudistes

La brève envolée du ballon "faculté française" a eu pour seul effet de faire avouer l'inavouable: le statu quo laurentien en matière de bilinguisme n'a plus la moindre crédibilité.

Ceux qui se sont opposés à la proposition parce qu'elle ne faisait que maquiller de vieilles rides ont en fait dénoncé le statu quo. Ceux qui ont appuyé la proposition parce qu'elle corrigeait les structures actuelles ont en fait dénoncé le statu quo. Les pour et les contre sont d'accord. Plus personne ne croit en l'Université Laurentienne.

Mais ce n'est pas grave: Laurentian University is alive and well. C'est tout ce qui compte.

Malaise et impuissance des partisans de la faculté

Tout le monde dit "faut que ça change". Mais personne n'a le courage de changer. L'empereur est nu et les serfs détournent les yeux.

En présentant le projet de faculté française, l'administration a montré son jeu. Elle veut bien jouer à changer, mais pas jouer "pour vrai". Elle apporte son appui seulement aux réformistes respectueux de la règle d'or des rapports franco-anglo: la minorité propose, la majorité dispose.

Le projet présenté ne touchait aucunement aux principales structures décisionnelles: le sénat, les comités d'orientation financière, la haute administration, etc.. Il ne fallait surtout pas oser lancer l'idée de l'autonomie des francophones dans la gestion de leurs ressources. A cette condition seulement a-t-on osé entamer le débat sur la réforme.

Il n'y a plus d'illusion possible, si jamais il y en a eu: le courage du renouveau ne se trouve pas dans le camp de l'administration et de ses acolytes naïfs. Leur projet dérisoire révèle à la fois leur malaise face au statu quo et leur incapacité d'y changer quoi que ce soit. Ce sont des impuissants. L'empereur est nu.

Le silence satisfait des opposants

Or qu'en est-il dans l'autre camp? La majorité des professeurs ont discrédité la faculté sous prétexte qu'elle ne constituait en rien un progrès pour les francophones de la Laurentienne. (C'est ce qui ressort du rapport sur la consultation menée auprès d'eux.) Depuis, c'est le silence satisfait des petits empêcheurs de tourner en rond. Les serfs détournent les yeux.

Opposants à la faculté, à vous de jouer. Vous nous avez dit ce vous ne voulez pas. Maintenant dites-nous ce que vous voulez. Et surtout, dites-nous comment vous allez essayer de l'obtenir. Ralliez-vous! Exercez des pressions. Parlez aux étudiants. Faites de la politique, enfin. Dans le contexte actuel, une intervention vigoureuse et suivie pourrait mener loin. En toute justice, elle devrait mener jusqu'à l'Université franco-ontarienne.

Mais tout se passe comme si vous avez entravé le mince progrès qu'était la faculté française pour mieux laisser reposer les choses comme elles sont. Si votre confort achète votre silence, ayez la grâce de ne pas vous opposer à la faculté française. Ne serait-ce que par pudeur pour votre nudité reflétée en celle de votre administration. Vous vous méritez bien.

Normand Renaud

• E D I T O R I G N A L •

De "pape" à professeur agrégé

Une promotion surprenante

A la Laurentienne, les relations de travail entre les profs et l'administration sont soumises à une convention collective. On y trouve, entre autres, les conditions auxquelles devraient répondre les professeurs pour accéder aux divers rangs professoraux (chargé de cours, adjoint, agrégé, titulaire).

Nous avons appris que le directeur de l'Ecole des sciences de l'éducation, M. Onésime Tremblay, a été engagé au rang de professeur agrégé sans avoir de doctorat (ou l'équivalent), sans avoir cinq années d'expérience universitaire et sans les publications requises. Or, ces conditions sont celles qui sont normalement exigées par la convention collective. Mais semble-t-il qu'une clause dans cette dernière permet exceptionnellement une telle promotion.

La pratique d'une telle politique, où le mérite se mesure "à la tête du client" ne peut qu'aggraver le climat de méfiance qui existe déjà entre les professeurs et l'administration. Cette méfiance mutuelle, nous avons déjà eu l'occasion de le remarquer, empêche le plein épanouissement des francophones à la Laurentienne. Nous constatons maintenant que l'administration fait sa part pour aggraver la méfiance.

A travers tout çà, les étudiants attendent toujours des services en français plus complets. Le mélodrame de la Laurentienne, où une belle gang de docteurs jouent des jeux d'enfants, continue de plus belle.

Luc Comeau

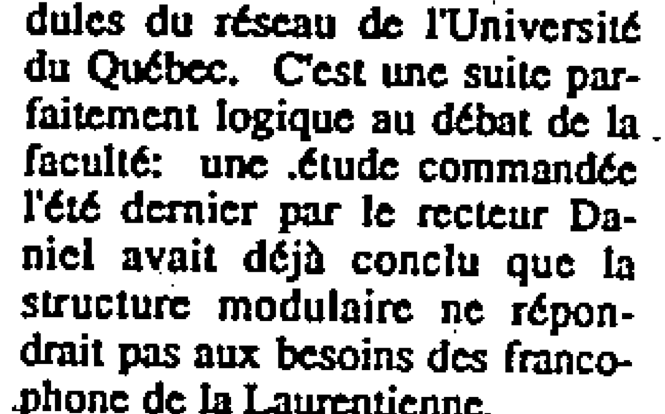
le 10 mars, souhaitez un joyeux anniversaire à un orignal distingué

Bonne fête, Grumeau!

Structure de gestion francophone à la Laurentienne

Il faut une PLEINE ge$tion

Cette semaine, les guerriers fatigués de la lutte pour une structure francophone à la Laurentienne ont examiné les modules du réseau de l'Université du Québec. C'est une suite parfaitement logique au débat de la faculté: une étude commandée l'été dernier par le recteur Daniel avait déjà conclu que la structure modulaire ne répondrait pas aux besoins des francophone de la Laurentienne.



Chers administrateurs, deux questions:

- Croyez vous que ce barbotage dans les structures alternatives comme les modules répondra aux exigences de la Loi 8? Pensez-vous qu'une structure qui n'assure pas une représentation efficace des francophones à tous les niveaux de la gestion suffira pour obtenir la désignation?

- Votre stratégie semble manquer de pertinence face aux besoins des étudiants et des professeurs francophones. Elle semble même manquer de pertinence face au gouvernement de l'Ontario, qui détient les cordons de la bourse.

Lors de la réunion au sujet du collège du Nord, le directeur du CEFO, M. Marc Godbout, a dénoncé tout projet de changement à la Laurentienne qui ne donne pas une **pleine** gestion aux francophones. Le Conseil de l'éducation franco-ontarienne et le gouvernement reconnaissent les critères de la Loi 8. Est-ce trop demander de la Laurentienne?

Luc Comeau

l'Orignal déchaîné

Rédacteur en chef: Luc Comeau
Rédacteur-adjoint: Bruno Gaudette
Trésorier: Jacques Bélanger

Correction: Gaëlle Mouden, Normand Renaud, Yolande Jimenez
Agent de publicité: Joanne Dubé
Agent de distribution: Serge Tellier
Graphisme: Stéfane Noël de Tilly

L'Orignal déchaîné C-306B, Edifice des Classes, Université Laurentienne, Sudbury (Ontario) P3E 2C6 (705) 673-6557

L'Orignal déchaîné est le journal des étudiants et étudiantes francophones de l'université Laurentienne. Il est le véhicule de l'opinion et de la créativité de tous ceux qui veulent s'adresser en français à la communauté laurentienne.

L'Orignal déchaîné publie 1500 copies par numéro. Il est monté à l'aide d'un système d'ordinateurs MacIntosh et imprimé par Journal Printing à Sudbury. Il est distribué gratuitement sur le campus de l'université Laurentienne, en divers points de distribution à Sudbury, ainsi qu'à un nombre croissant d'abonnés (20 $ pour 12 numéros). Ceux qui désirent annoncer dans le journal devraient contacter Joanne Dubé au 674-2650. Tarif pour la publicité locale: 20 ¢ par ligne agate.

La responsabilité des opinions émises appartient à l'auteur de l'article. L'édition générale, ainsi que le choix des titres et sous-titres sont réservés au comité de rédaction. Les textes et illustrations publiés dans l'Orignal déchaîné peuvent être reproduits avec mention obligatoire de la source.

Le prochain Orignal déchaîné sortira des mardis le

mardi 21 mars

La date de tombée pour les articles et les annonces du prochain numéro est **le mercredi 15 mars.**

Les orignaux attendent TA collaboration!

Bramements d'hivers

L'affaire Rushton ou la science et le racisme

Les vérités passent

Dans notre dernier numéro, nous avons rapporté que les théories du professeur Philip Rushton ont suscité de vives réactions à l'University of Western Ontario. Plusieurs groupes se sont opposés à la publication de ses recherches, qui concluent que les Asiatiques sont plus intelligents que les Blancs, et que ceux-ci sont plus intelligents que les Noirs. Le débat qui s'est engagé porte surtout sur le racisme, mais un autre aspect du débat est celui de la liberté académique. Nous publions ici les opinions de deux professeurs à la Laurentienne sur le sujet.

L'affaire Rushton est complètement folle. Elle va dans toutes les directions. Il y a là la problématique de la relation entre le social et le scientifique, celle de l'histoire des idées, celle de la liberté académique, celle de l'éthique scientifique, celle de la valeur de certaines approches scientifiques.

Philippe Rushton a "scandalisé", rapporte *l'Orignal déchaîné*. Mais scandalisé de quoi? Du bonhomme? N'a-t-il pas utilisé des tests couramment empruntés, notamment en psychométrie? Ses hypothèses sont tordues. D'accord. Mais n'ont-elles pas été soutenues avec du matériel reconnu?

Je ne crois pas à l'intelligence. J'aime d'ailleurs beaucoup cette boutade de Marx: le génie, c'est 5% d'intelligence, 95% de travail - et j'ajouterais, si l'addition me le permettait, une bonne dose de folie. Je pense que l'intelligence est presque parfaitement culturelle et historique, sauf erreur de la nature. J'ai tendance à laisser l'illusion de cette chose à ceux qui prétendent la mesurer.

Qu'est-ce qui est en cause?

Ce n'est pas Rushton qui est mis en doute dans cette affaire. C'est sa discipline, du moins la dimension dans laquelle il s'inscrit, et sa problématique. Or, sa problématique est réelle dans la société: les écoles évaluent l'intelligence des enfants; des citoyens s'imaginent qu'il y a des races supérieures et d'autres inférieures. Faut-il faire taire tous ces discours ou bien faut-il les faire entendre avant de les confronter à la critique?

La science Rushton aussi est en cause. Elle aussi, il faut la critiquer, la dénoncer; beaucoup plus que le bonhomme. Il faut obliger les Rushton à crier leur savoir; il ne faut pas les bannir. Les Rushton doivent être maintenus sur le terrain de la polémique. De toute façon, l'université doit permettre qu'on discute de tout. A l'université, tout devrait pouvoir se dire, pourvu que ce qui est avancé soit exposé à la critique.

Et puis comment se peut-il qu'on utilise les tests que Rushton emploie pour certaines hypothèses, moins choquantes, et qu'on les interdise quand on n'aime pas les hypothèses? Le racisme est dégoutant. D'accord. A bas l'intolérance raciale. D'accord également. Mais ils sont là, les racistes. Tout autour. Le racisme c'est une réalité latente, presque cyclique. Il ne s'est pas encore autodétruit. Ce n'est pas en empêchant les racistes d'affirmer leurs balivernes, surtout avec du matériel prétendu scientifique, qu'on va réellement les faire taire, du moins qu'on va leur prouver que leurs idées sont absurdes, si jamais cela peut être démontré.

L'intelligence est culturelle

Combien d'anglophones n'attendent ils pas qu'on leur certifie la supériorité de leur race -concept, d'ailleurs, aussi contestable que les autorités qu'on justifie en son nom? Et puis n'y a-t-il pas des francophones qui pensent eux-mêmes que les anglophones constituent une race supérieure à la leur? Comment leur a-t-on prouvé le contraire? Le racisme doit être combattu partout. Chez la victime comme chez l'auteur. S'il prétend se placer sur le terrain de la science, c'est encore là qu'il faut le contester.

Un jour on découvrira, probablement jamais irréfutablement, que les intelligences passent par les cultures, par les histoires individuelles et que les différences n'ont rien de quantitatif, qu'elles sont le lieu de la variété horizontale du monde. (L'utopie est parfois stimulante!) Mais en attendant, il faut lutter sur le terrain que la problématique des races veut occuper.

Un jour, peut-être, la question même de la hiérarchie des races ne se posera plus. (Douce utopie!) C'est que la science aura contribué à la rendre absurde. Ce n'est pas qu'on aura empêché de se prononcer sur le terrain de la science les chercheurs qui veulent ou qui peuvent la fonder. C'est encore moins que l'hypothèse de la verticalité n'aurait pas été infirmée.

Les vérités passent

La psychométrie n'a t-elle pas déjà prétendu que les hommes étaient supérieurs aux femmes? Puis n'a t-elle pas montré que les hommes étaient naturellement plus agressifs que les femmes? Que les hommes maîtrisent mieux l'espace que les femmes? Que les femmes maîtrisent mieux l'art oratoire que les hommes? Viendrait-il encore à l'esprit de psychologues d'avancer de telles idées? C'est quand la psychométrie rencontre l'histoire et la société puis quand on lui démontre sa banalité qu'elle doit se taire. Ce n'est pas quand on l'oblige arbitrairement au silence.

Simon Laflamme

Ruston a le droit d'avancer ses hypothèses

La vérité? Connaît pas!

Qu'est-ce que la F.É.O. serait fâchée si elle savait!...

Si elle savait ce que je dis dans mes classes!....

J'ose même pas le répéter ici....

OK, je vais le dire tout de même....

Dans mes classes, ça m'arrive de rappeler à mes étudiants qu'on a le droit de dire que... les Noirs sont tous des imbéciles, que les Juifs sont génétiquement inférieurs, que Dieu n'existe pas, que les femmes sont toutes des idiotes, que l'intelligence existe...

Ouais je leur dis ça!...

Parce que j'aimerais qu'ils aillent un peu plus loin que la plate énonciation de choses censément indiscutées.

Mais j'ajoute toujours, et très fort, qu'il ne suffit pas de dire ces choses pour qu'elles soient vraies, et que si on éprouve le besoin de les dire, on doit s'exposer volontairement à la critique, on doit assumer en public ce qu'on avance, et s'ouvrir à la polémique. En gros, je leur dis qu'on peut exprimer n'importe quoi à condition non seulement d'être capable de défendre ce qu'on avance mais aussi et surtout, d'écouter ce que les autres ont à dire.

La dynamique du savoir

C'est seulement dans cette dynamique de l'échange que le savoir peut avancer. Imaginer que quelque chose, expliqué à l'aide d'une certaine science, un certain jour, dans un certain contexte, puisse de fait devenir une vérité implacable, inchangeable, et indiscutable, est absurde. Car la vérité, au fond, qu'est-ce que c'est? Mahomet ou Moïse, les yeux bleus ou "black is beautiful"?

Un monsieur Rushton écrit que les Jaunes sont plus *smart* et les Noirs sont plus *dumb*! Et tout ce qu'on pense à faire, c'est le prier de dire qu'il n'a pas écrit ce qu'il a écrit et tout le monde s'accorde à demander qu'on le mette à la porte de son université. Comme ça, on se sentira plus à l'aise! C'est vrai, tout de même, on dit pas des choses pareilles!

On peut brûler son étude, assassiner sa femme, la jeter du haut de la tour du CN, on ne peut plus ignorer ce qu'il a écrit, pas plus que faire abstraction de Dieu, de l'hiver, du racisme ou des couches-culottes. Quels que soient les motifs qui ont poussé Rushton à faire sa recherche, on est bien obligé, maintenant, de la prendre en compte.

Pas de Rushton, pas d'université

Il y a alors deux cas: ou bien on montre, avec son aide au besoin, que l'hypothèse était idiote et l'on saura alors que la science qu'il a employée était fausse ou qu'il l'a, sciemment ou non, mal appliquée, ou bien on est obligé d'admettre avec lui qu'il avait raison. Dans les deux cas, la connaissance aura avancé.

Si on met Rushton à la porte, cela voudra dire que l'université a changé de direction: d'un lieu où fermente la pensée, elle sera devenue un temple où, dans un grand déploiement de révérences, on n'expose que *la vérité* vraie, véridique et avérée. Autant dire qu'elle aura fini d'exister.

Jacques Berger

L'indifférence au service de la compétence

Profs jetables après usage

Chaque année, à l'Université Laurentienne, des Guy Gaudreau, des Louis Bélanger, des Micheline Tremblay attendent qu'on leur laisse savoir si leurs services sont ou non retenus. Ce sont là des professeurs pour qui on entretient d'année en année l'incertitude.

Aux yeux de l'administration, ce n'est pas de l'incertitude; car l'administration n'a fait aucune promesse. Elle s'en garde bien. Elle entretient son droit de toujours pouvoir rejeter, c'est-à-dire de toujours pouvoir entretenir le malaise de ceux dont elle réclame pourtant qu'ils agissent avec compétence et stabilité. Comme s'il n'y avait pas de malaise.

Le syndicat s'en fout

Et le syndicat, lui, prétend protéger ces professeurs: si l'administration, après trois ans, n'offre pas de contrat probatoire, les professeurs doivent déguerpir; qu'on offre des contrats probatoires ou qu'on n'offre rien. Voilà la protection syndicale. Or, l'Université est avare de contrats probatoires; surtout pour les personnes qui n'ont pas terminé le doctorat. Résultat: de jeunes professeurs - prometteurs - écopent; malheureuses victimes d'un syndicat indifférent et d'une administration indifférente. Victimes d'un conflit de forces impuissantes à s'entendre pour le bonheur des jeunes professeurs au statut fragile et le bien-être de la communauté universitaire.

L'administration s'en sert

L'administration voudrait bien renouveler les contrats des Louis Bélanger, docteurs, appréciés par leurs élèves, par leur collègues. L'administration s'en sert même pour imaginer de nouveaux programmes ou pour en administrer, comme s'ils étaient docteurs, comme si elle n'avait pas besoin qu'ils terminent leur doctorat. Et puis quand elle a des Guy Gaudreau, docteurs, appréciés de leurs étudiants, auteurs d'importants travaux, actifs en recherche, elle se paye le luxe de ne pas leur offrir la possibilité d'appartenir à part entière à l'institution.

Serait-ce que, à la Laurentienne, tout le monde a les qualités des Gaudreau? Serait-ce que, à la Laurentienne, on n'éprouve pas de difficulté à recruter des Guy Gaudreau, surtout en français? L'Université Laurentienne - son administration et son syndicat - a-t-elle tant de "facultés" qu'il lui faut perdre régulièrement les personnes qui débutent chez elle et qui en possèdent?

Simon Laflamme

Pour protester contre l'irrespect du plan de billinguisme

L'AEF ne cotise plus à la FÉO

Chers membres de l'AEF,

Comme vous le savez, en novembre 1988, l'exécutif de la FEO a embauché une personne unilingue anglaise pour le poste de directeur exécutif. *Le plan de bilinguisme établi en 1985 par la* FEO stipule clairement que ce poste doit être rempli par une personne bilingue.

Etant donné que l'exécutif de la FEO ne veut pas coopérer, notre Conseil a décidé de ne pas défrayer la cotisation annuelle à la FEO et ce, jusqu'à ce que la situation soit corrigée.

Pour plus d'informations, composez le (705) 673-6557.

Sincèrement vôtre,

Jean Dennie
Président de l'AEF
Université Laurentienne

Humourignal

par Stéfane Noël de Tilly

C'était l'Père à Ti-Jean

COURIER

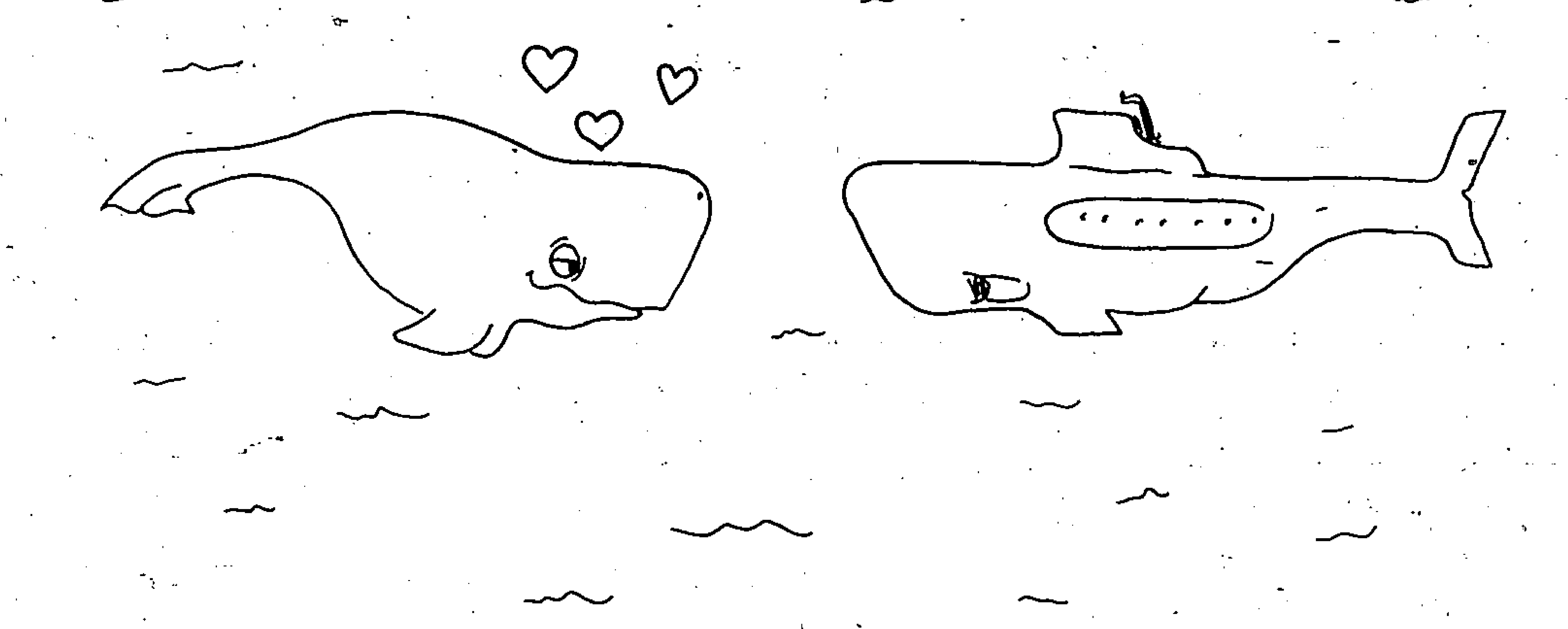
Lettre du Professeur d'école de Ti-Jean.

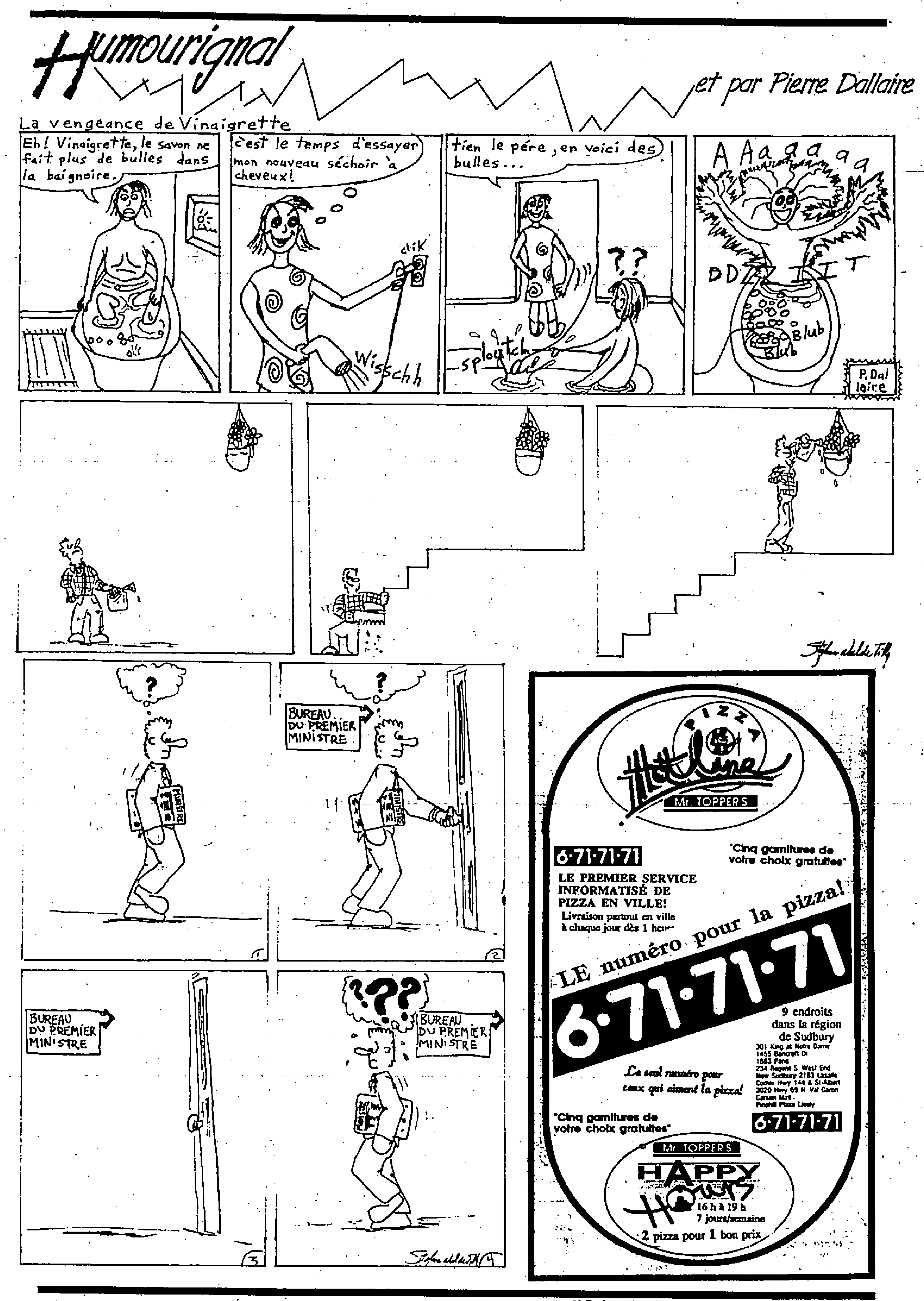
COU

Ti-Jean! J'te veux icitte tout de suite!!!

Ton professeur d'école me fait savoir qu'il ne peut rien t'enseigner à l'école!

Tu vois Papa. Je t'avais dit qu'il ne savait pas grand chose.




Humourignal
et par Pierre Dallaire
La vengeance de Vinaigrette
Eh! Vinaigrette, le savon ne fait plus de bulles dans la baignoire.
c'est le temps d'essayer mon nouveau séchoir à cheveux!
clik
Wisschh
tien le pére, en voici des bulles...
??
sploutch
AAaaaaaa
DDZZIIT
Blub
Blub
P. Dallaire
BUREAU DU PREMIER MINISTRE
MINISTRE
BUREAU DU PREMIER MINISTRE
BUREAU DU PREMIER MINISTRE
???
PIZZA
Hot Line
Mr. TOPPERS
6·71·71·71
"Cinq garnitures de votre choix gratuites"
LE PREMIER SERVICE INFORMATISÉ DE PIZZA EN VILLE!
Livraison partout en ville à chaque jour dès 1 heure
LE numéro pour la pizza!
6·71·71·71
9 endroits dans la région de Sudbury
301 King at Notre Dame
1455 Bancroft Dr
1883 Paris
234 Regent S West End
New Sudbury 2163 Lasalle
Corner Hwy 144 & St-Albert
3020 Hwy 69 N Val Caron
Carson Mall
Pinehill Plaza Lively
Le seul numéro pour ceux qui aiment la pizza!
"Cinq garnitures de votre choix gratuites"
6·71·71·71
Mr. TOPPERS
HAPPY HOURS
16 h à 19 h
7 jours/semaine
2 pizza pour 1 bon prix

• DOSSIER ORIGNAL •

L'avortement: question délicate

Droits des femmes et des foetus

Bien des questions morales hantent les sociétés occidentales d'aujourd'hui. De multiples débats éthiques sont en cours: l'insémination artificielle, l'euthanasie, et les découvertes génétiques ne font que semer des controverses. Mais c'est le débat sur l'avortement qui retient actuellement le plus l'attention de la population.

Les groupes pro-choix (ceux qui souhaitent la légalisation complète de l'avortement sur demande) semblent avoir eu gain de cause, car l'avortement sur demande a été légalisé depuis les trois dernières décennies dans la plupart des pays occidentaux, dont notamment la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et le Canada. Pourtant, la victoire n'est pas pour autant acquise par le camp pro-choix. Les groupes pro-vie désespèrent devant la libéralisation des moeurs en menant des campagnes bien orchestrées devant les cliniques d'avortement et devant les instances gouvernementales.

Les deux camps

D'une part, les groupes pro-vie misent sur l'importance de la vie et des valeurs religieuses. D'autre part, les groupes pro-choix soutiennent que la notion de la libération de la femme entraîne la liberté d'interrompre leur grossesse.

Les pro-choix ont toujours soutenu au cours du XXe siècle que les lois interdisant l'avortement sur demande n'empêchaient pas les femmes de recourir à l'avortement. De plus, on a véhiculé l'idée que la légalisation de l'avortement sur demande contribuait à faire diminuer de façon substantielle le taux de mortalité maternelle suite aux effets de l'avortement.

Argument douteux

Voyons si ces affirmations sont vraies. D'abord, les statistiques indiquent que le taux de mortalité maternelle suite aux avortements a chuté bien avant la légalisation de l'avortement. La légalisation n'a eu qu'un impact minime sur la tendance déjà bien établie du taux de survie des femmes qui se faisaient avorter.

Entre 1910 et 1950, par exemple, le taux de mortalité maternelle au Canada est passé de 200 par million (de femmes) à 100 par million. Ce net progrès s'est effectué bien avant que les législatures adoptent des lois libérales sur l'avortement. Cette baisse significative de la mortalité maternelle est surtout attribuée à l'arrivée de la pénicilline et des divers antibiotiques. Donc, l'argument selon lequel l'interdiction de l'avortement sur demande causerait un taux de mortalité plus élevé chez les femmes qui se sont fait avorter n'est plus tellement fondé.

Par ailleurs, dans bien des pays, les législations libérales sur l'avortement ont provoqué une hausse considérable de l'avortement sur demande. Au Canada, il y avait environ 10.000 avortements sur demande en 1968; or, ce nombre est passé à 46.000 en 1982 suite à la légalisation de l'avortement sur demande. En Grande-Bretagne, ce nombre est passé de 15 à 1000 par année avant 1967 pour atteindre 120.000 après la légalisation. En 1980, il y a eu 1.553.000 avortements aux Etats-Unis alors que ce nombre se situait entre les 100 et 200 mille avant les lois permissives.

La loi engendre le comportement

La légalisation joue effectivement un rôle capital en ce qui concerne le nombre d'avortements. En Ontario et au Québec, les avortements sur demande se font par dizaines de milliers par année parce qu'ils sont permis par la loi. Par contre, il y a eu très peu d'avortements à l'Ile-du-Prince-Edouard et à Terre-Neuve depuis 1983 par rapport à la population, étant donné que les lois sont moins permissives.

Il faut donc s'interroger à savoir si les sociétés occidentales libéralisent trop l'avortement sur demande. Serait-il possible que nous fassions fausse route sur cette délicate question?

Dans certains cas

Certes, il faut envisager cette question avec un esprit ouvert. Nous devons accepter l'avortement dans certains cas, dont entre autres, celui des femmes vivant dans des conditions de pauvreté extrême qui doivent faire vivre plusieurs enfants ou celui des victimes de viol et d'inceste. Cependant, la très grande majorité des demandes d'avortement sont faites par des filles craignant la réaction de leurs parents, ou par des femmes qui ne veulent pas compromettre leur carrière, ou par celles qui ne veulent pas de deuxième enfant.

Dans ce dernier cas, il me semble qu'il y aurait d'autres solutions que l'avortement. Peut-être est-on en train de trop banaliser cette pratique. Si l'avortement (à l'exception des cas assez exceptionnels) devait être un meurtre, il s'en commettrait par centaines de millions en Amérique du Nord comme si de rien n'était.

Ce problème mérite d'être approfondi davantage. On ne peut y être indifférent.

Yvon Gamache

(suite au prochain numéro)

Dossier réfugiés (suite du dernier numéro)

Cinq solutions au problème des réfugiés

Selon l'article de "Link Newsletter" (juillet/ août 1988), il y a cinq solutions possibles au problème des réfugiés.

Eliminer les causes

La première et la meilleure des solutions consisterait à complètement éliminer les causes qui forcent les gens à quitter leur pays. Cette solution facile à exprimer est en réalité très complexe. Les raisons qui chassent les gens de leur pays sont multiples: la famine, les préjugés, les conflits politiques, la guerre... Aucun de ces problèmes n'est facile à résoudre.

Rapatriement volontaire

La deuxième solution: le rapatriement volontaire des réfugiés dans leur pays d'origine, à la satisfaction de tous. Encore faut-il qu'il soit possible pour le réfugié de retourner dans son pays. Il doit recevoir la protection et l'assistance nécessaire pour garantir que ses droits fondamentaux seront respectés.

L'intégration au pays d'asile

L'intégration dans la communauté du pays d'asile est la troisième solution. Mais, les pays de premier asile sont souvent pauvres et surpeuplés. Cette solution est donc possible uniquement si le pays possède assez de terres et de ressources pour permettre aux réfugiés d'y demeurer. L'objectif principal de l'intégration locale est d'aider les réfugiés à devenir indépendants dans le pays d'asile.

Les pays tiers

La quatrième solution est de trouver un pays tiers qui les accueillera et deviendra leur pays d'adoption. Ce changement de pays est une nouvelle épreuve pour le réfugié: il faut apprendre encore une nouvelle langue, s'adapter à son métier, s'intégrer à une nouvelle culture, briser les liens avec sa famille et son pays d'origine, créer un nouveau tissu social... Il est certes difficile de partir de chez-soi mais pour eux, c'est souvent la seule solution.

Les camps

Enfin, le soutien et l'entretien des réfugiés dans un camp demeure la dernière solution. Ce stage, évidemment, devrait toujours être aussi bref possible. Les nations du monde doivent se sentir responsable de pourvoir aux besoins essentiels des réfugiés qui sont dans des camps, et de leur apporter l'aide nécessaire pour les préparer au déménagement dans un pays d'accueil afin de recommencer une nouvelle vie.

En conclusion, nous devons noter que souvent, les pays riches n'acceptent pas les réfugiés alors que les pays les plus pauvres n'ont le choix que de les garder parce qu'ils sont des pays frontaliers. Arrêtons-nous pour réfléchir à ce sérieux problème.

Comité ad-hoc sur le problème des réfugiés

(à l'occasion de la semaine de l'unité pour les chrétiens)

Petit cours d'histoire laurentienne

Faculté française: Encore un pas de coté

Un débat passionné et sans doute salutaire s'est engagé autour de la récente et pas nouvelle suggestion d'une Faculté française à l'Université Laurentienne.

Certains ont qualifié cette proposition de "pas en avant", d'autre de "pas en arrière". On me permettra d'ajouter ici mon grain de sel et de suggérer qu'il s'agirait plutot d'un "pas de coté", ce qui compléterait la chorégraphie de cette étrange danse autour d'un problème qui, pourtant, paraît tout simple: la mise sur pied de cours et programmes en langue française au sein d'une institution qui professe le bilinguisme depuis 28 ans.

Que le comité du bilinguisme en soit venu, en décembre 88, à la proposition d'une Faculté française alors qu'il y a à peine deux ans, ce même comité en rejetait l'idée, cela me paraît pour le moins singulier. Qu'est-il arrivé entre temps pour rehausser le mérite d'une idée qui fut jugée inadéquate il y a à peine 24 mois? Plusieurs ne voient rien de nouveau dans la situation présente ni dans l'avenir immédiat qui puisse expliquer cette bonification soudaine du projet de Faculté française.

On a tendance à oublier que la communauté francophone de l'Université Laurentienne a fait au moins trois fois le tour de la question et n'a jamais réussi à réconcilier son devenir collectif avec la création d'une Faculté française.

Un drame en trois actes

Le premier round eut lieu au printemps 1981 alors qu'une nouvelle équipe de doyens venait d'entrer en fonctions et que le CEF, sous son nouveau directeur Gaétan Gervais, tentait de trouver une solution à la lenteur des développements en matière de programmes en langue française. Une proposition de Faculté française circula alors parmi la communauté universitaire francophone (auteurs et promoteurs: Girouard, Dorais, Lafrenière, Gervais, etc.). Certains pensent maintenant que la proposition de 1981 était en avance sur son temps, d'autres qu'elle arrivait trop tard.

A cette époque, j'émis quelques réserves face à cette proposition car, bien que partageant d'emblée les objectifs qu'elle se fixait, notamment au chapitre des pouvoirs effectifs qu'il fallait rendre aux Francophones, j'estimais, par ailleurs, qu'une Faculté française allait conduire, à court et à moyen terme, à la marginalisation des programmes francophones. En effet, doyen de mon état, j'avais quotidiennement en main la preuve que le doyen "français" serait le 5e (ou le 20e !!) en ligne durant ces éternelles sessions de quémendages de crédits.

Le jeu démocratique étant ce qu'il est et les rapports de force ce qu'ils sont à la Laurentienne, cette cinquième Faculté, et francophone par surcroît, était vouée, comme elle l'est encore aujourd'hui, à une longue période de balbutiements sinon à une mort à petit feu faute d'accès direct aux moyens financiers et aux échelons décisionnels.

Pour la petite histoire

Le vice-recteur du temps, le Dr Turner, me chargea (ce devait être en avril 1981) de rédiger une contre-proposition qu'il désirait soumettre au nouveau directeur du CEF, Gaetan Gervais. Le document fut discuté et accepté lors d'une rencontre maintenant historique qui se tint à l'Ecole des sciences de l'éducation et qui fut accompagnée des habituels sandwichs indigestes du pourvoyeur de l'Université.

Les acteurs de ce petit tournant de l'histoire se souviendront que c'est à la suite de cette rencontre que le directeur du CEF devint membre à part entière du comité du budget de l'Université, membre du groupe administratif de l'Université, composé du vice-recteur Turner et des quatre doyens (et par lequel passait toutes les décisions importantes), et membre du comité des programmes.

C'est aussi à ce moment que le CEF acquit non seulement un droit de regard sur le développement des programmes francophones dans les Facultés, mais aussi le droit de mettre sur pied des nouveaux programmes. Ainsi le programme COOP vit le jour et d'excellents projets comme celui des communications et du programme fondamental atteignirent des degrés variables d'élaboration.

Un printemps laurentien

La suite des événements, nous la connaissons. Les enthousiasmes furent modérés et, dans certains cas, stoppés net. Je n'entends pas en discuter les causes ici. Qu'il suffise de retenir que, privé d'un accès direct aux paliers décisionnels des programmes et des budgets, le CEF se transforma rapidement en un corps sans âme et, pour tout dire sans membres. De plus, le cheminement des Francophones à l'Université entre 1981 et 1985 nous permet de conclure que chaque fois que les Francophones ont eu tant soit peu accès aux niveaux décisionnels, les programmes francophones ont fait d'extraordinaires bonds en avant.

Nous étions peu nombreux, avant 1981, à croire que Nursing, Commerce, Phys Ed, ça pouvait aussi s'étudier en français! Mais durant cette courte période, ce bref printemps laurentien où il était permis de rêver, même si nous devions arracher nos rêves à coup d'insistance et d'engueulades, le CEF et la Laurentienne réussirent à lancer sur la voie française des programmes comme NURS, COMM, ED PHY, SWRK, COOP, etc. C'est pourquoi je demeure persuadé que l'accès effectif aux paliers décisionnels des budgets et des programmes constitue la première condition pour qu'une proposition touchant le devenir des programmes en langue française soit viable.

Un adjoint glorifié

Lorsque le comité du bilinguisme proposa la création d'un poste de vice-recteur aux affaires francophones en février 1987, c'était une autre façon d'affirmer qu'une Faculté ne suffisait plus et qu'il fallait faire passer tout le dossier du développement des programmes en langue française à un échelon supérieur. Les tractations subséquentes, on le sait, firent que le nouveau poste dégénéra en vice-recteur-adjoint-au-"vrai"-vice-recteur, c'est-à-dire une sorte d'adjoint administratif glorifié, sans pouvoirs réels, et que certains perçoivent comme un nouveau genre de directeur de CEF, mais cette fois complètement récupéré.

Or, la proposition présentement à l'étude reste silencieuse au sujet du poste de vice-recteur adjoint aux affaires francophones, ce qui laisse présumer que la création de la Faculté française entraînera automatiquement la disparition du poste.

Un collège francophone?

Certains parlent maintenant d'un Collège français. Il faudrait peut-être revenir à cette idée, laquelle, soit dit en passant, n'est pas nouvelle. On se souviendra que le très respecté professeur Hagey, invité par les autorités provinciales à étudier le "problème laurentien", fit cette même suggestion vers 1970. La proposition fut rapidement mise de côté par les Francophones d'alors car ces derniers craignaient la fameuse "marginalisation". Le Collège français pouvait devenir pour la Laurentienne une manière commode de solutionner son "problème francophone": en l'isolant physiquement, financièrement et administrativement.

A la limite, un Collège français n'est pas tellement différent d'une Faculté française lorsqu'on tient compte de l'échelon que l'un et l'autre occuperaient dans l'organigramme de l'Université. Les deux seraient soumis aux décisions (budgétaires, administratives et académiques) prises par des corps dominés par la majorité anglophone, situation qui est loin d'être favorable à l'épanouissement de la minorité francophone

L'esprit des lois

Mais bien sûr, il faudra qu'un jour l'enseignement universitaire en langue française en Ontario soit, comme l'est l'enseignement primaire, secondaire, et bientôt collégial, sous l'exclusive juridiction et gestion des Francophones. C'est un droit consacré par l'histoire et que la Charte et les récentes lois provinciales sont venues confirmer.

Entre temps, les Francophones sont à la recherche de structures et de mécanismes qui déboucheraient sur cette éventuelle prise en main de leurs propres affaires au niveau universitaire. Certains pensent à une solution provinciale, soit la création d'une université française à plusieurs campus. D'autres estiment que le développement des études universitaires en français en Ontario passe, du moins pour le prochain avenir, par des institutions bilingues au sein desquelles les Francophones auraient des pouvoirs exclusifs bien définis (l'esprit de la Loi 8).

Dans le premier cas, on parle d'un important investissement au niveau des infrastructures et du personnel car il est peu probable que les institutions en place "cèdent" volontiers des locaux ou du personnel. Dans le deuxième cas, il faut prévoir une transformation en profondeur des structures actuelles des institutions bilingues car ces structures se sont avérées impuissantes à garantir le développement des programmes en langue française et la gestion des affaires francophones par les Francophones eux-mêmes.

Mais quelle que soit la formule retenue, les Francophones devront composer avec une réalité extrêmement complexe: volonté politique des autorités provinciales, possibilités budgétaires face à la situation économique générale, programmes et personnel de langue française en place dans les institutions dites bilingues, volonté politique des Francophones à s'autodéterminer et à "prendre leurs affaires en main", etc.

Une Faculté qui ne dérange pas

De la bouche même de ses promoteurs, la récente proposition d'une Faculté française fut élaborée de manière à ne pas entraîner de changements substantiels dans la manière de faire les choses à l'Université Laurentienne. C'était, dès le point de départ, en garantir l'échec car, dans ces conditions, la Faculté française est destinée, à plus ou moins brève échéance, au même sort que les CEF et autres organismes du même cru qui se sont succédés à la Laurentienne depuis 15 ans: d'abord une période glorieuse, comme dans les saints mystères, suivie de la douloureuse usure des élites et finalement de leur capitulation définitive.

Le comité aurait pu...

Le comité du bilinguisme aurait mieux fait de songer à des solutions qui exigent précisément des changements dans notre façon de fonctionner à la Laurentienne.

Le premier pas était déjà fait: la création d'un poste de vice-recteur adjoint. Le comité aurait pu proposer la création d'un poste de vice-recteur autonome chargé des affaires francophones (les autorités ont récemment créé un poste de vice-recteur pour des raisons bien moins convaincantes!).

Il aurait pu proposer la réalisation, par un expert-conseil indépendant, d'une anlyse exhaustive des rentrées "bilingues et francophones" à la Laurentienne afin de connaître la base budgétaire réelle à partir de laquelle les programmes et services en langue française peuvent opérer. Cette étude aurait aussi le mérite de souligner les insuffisances budgétaires.

Le comité aurait pu proposer que le vice-recteur aux affaires francophones ait autorité exclusive sur ces rentrées bilingues et francophones (octroi du bilinguisme, CEFO, bientôt les octrois en vertu de la loi 8, une partie de la subvention du Nord, une partie des revenus de base générés par les étudiants en français, etc.etc.).

Il aurait pu aussi entourer ce vice-recteur d'un conseil représentatif de toutes les Facultés (cette fois en incluant les sciences!) chargé de la mise en place des programmes et services en langue française sur le campus.

Il aurait pu également proposer des modifications aux statuts du Sénat à l'effet que ce vénérable corps consentirait des pouvoirs exclusifs au conseil francophone en matière de programmes et de cours, avec la possibilité d'interjection de la part des Sénateurs mécontents si le conseil francophone ne leur semble pas respecter les mêmes critères de qualité et de viabilité que les programmes en langue anglaise (vous vous souvenez de l'affaire des Gens de l'air?).

Il aurait pu recommander aux organismes qui nomment les membres du Conseil des gouverneurs (gouvernement provincial et les trois Institutions Fédérées) de faire des nominations selon un mode qui garantirait la présence d'un noyau francophone au Conseil auquel seraient dévolues certaines responsabilités concernant les affaires francophones. (A noter que ce dernier point n'entraîne aucune modification de la Charte.)

Il aurait pu proposer une série de mesures incitatives (la fameuse carotte!), tant à l'intention des étudiants que des professeurs, anglophones et francophones, afin d'assurer que le développement des programmes, des cours et des services en langue française soit perçu non seulement comme souhaitable et réalisable, mais également rentable du point de vue académique et financier.

Il aurait pu aussi tirer les leçons appropriées de réussites évidentes dans certains secteurs de la Laurentienne (SWRK, COMM, NURS, ED. PHYS., etc).

Il aurait pu proposer que l'institution mette enfin en pratique ses beaux énoncés de bilinguisme au niveau des structures administratives (combien de "chances manquées" depuis quelques années chaque fois que les autorités ont comblé des postes administratifs par des personnes unilingues!).

La valse ininterrompue

En somme, une Faculté française, c'est un pas de coté de plus dans cette valse ininterrompue autour du vrai problème qui est celui d'un bilinguisme toujours officiel mais jamais assumé. Il faut que la Laurentienne se réforme par l'intérieur et fasse une place honorable à son partenaire francophone car autrement, je demande ce que nous faisons ici à nous fendre la rate alors que nos perspectives d'épanouissement éducatif, linguistique et culturel sont sensiblement moins brillantes que celles de nos compatriotes anglophones (minoritaires du Québec inclus!).

Pascal Sabourin
Département de Français

Chronicorignale

Le syndrome d'accélération: fléau des temps modernes

La vite-alité

Sentez-vous que les choses vont trop vite? Les évènements vous dominent? Vous vous sentez chambardé comme une barque dans une tempête violente quotidienne? Vous n'êtes pas seul.

Récemment, je lisais un article au sujet du syndrome d'accélération. L'auteur parle de cette nouvelle génération de gens —qu'on connait si bien— qui vivent à 100 milles à l'heure et qui doivent toujours faire plus d'une chose en même temps. Pas du tout comme leurs parents, qui se retrouvent frustrés quand leur progéniture lit un magazine et regarde la télé tout en leur parlant.

Pour le jeune, c'est naturel. Son cerveau est habitué à vivre sous un constant stimuli multiple, sous lequel il emmagasine de l'information en tout moment et à plusieurs niveaux. Cela lui cause des problèmes, car il ne peux pas décrocher quand il veut. Il doit toujours recevoir un stimuli. La technologie instantanée d'aujourd'hui le force à l'imiter. Il doit faire quelque chose tout de suite, même si ça presse pas, parce qu'il a toujours la capacité de le faire tout de suite. Il est sur une *fast track* et ne peut en décrocher.

Avec un rythme de vie pareil, il n'est pas étonnant de constater que le "temps de repos" est consacré à faire de l'exercice pour continuer à stimuler ce cerveau toujours avide de stress. On ne s'abandonne pas à l'exercice. Il est toujours calculé et fait pour atteindre un objectif précis. L'humain technologisé n'est pas capable de vivre dans un environnement qui ne comporte aucune exigence.

Relations négligées

Dans ce monde de tâches spécifiques instantanées à accomplir, il néglige ses relations, car il ne peux comprendre pourquoi il passerait tellement de temps sur une seule chose, comme un appel téléphonique. Il préfère plutôt regarder la télé tout en écoutant de la musique et en parlant au téléphone. Çà, c'est normal!!! Ça fait des gens qui ne sont pas vraiment là quand on leur parle, puisqu'ils ont quinze autres choses qui leur tournent dans la tête. Donc on parle d'un manque de communication, et on se plaint que chacun est dans son monde à lui. Mais peut-être serait-ce un symptôme plutôt qu'une maladie.

Durant les années cinquante, les psychologues ont découvert le personage "type A". Cet individu zélé qui poursuit aggressivement toutes sortes de buts, a été mis sur la place publique comme étant le candidat par excellence pour une attaque de coeur. Aujourd'hui, le personage "type A" n'est plus une anomalie. La technologie efficace et instantanée nous a poussé à vivre sous un stress très élevé, à tel point que nous ne pouvons plus vivre dans un milieu non-stressant, même si on le veut. Nous sommes des habitués du stress.

Je me rappelle une annonce à la télé où une femme est assise et inscrit des items dans son agenda personnel. Son petit garçon vient la trouver et lui demande: "c'est quoi, ce livre là?" "C'est mon agenda", répond-elle. "J'y mets le nom de tous les gens importants que je dois voir." A quoi le jeune reprend: "Et moi suis-je là-dedans? La face de la femme tombe en constatant le simple fait suivant: en ce monde d'aujourd'hui, *nos relations interpersonnelles* font la queue à tous nos accomplissements. C'est peut-être la raison de notre "mal de l'âme"...

Luc Comeau

Que sont devenus les héros de notre enfance?

Une entrevue avec le

Pirate maboule

Cher Pirate ma Boule, que faites-vous depuis que vous n'apparaissez plus sur les ondes?

Ben, j'apparais sur scène comme "go-go boy" maintenant. Notre troupe de danseurs, qu'on a nommé "Les Boules à mythes", est comparable aux Chippendales. Et je vous garantis qu'on a des moyens siffleux!

Combien de danseurs êtes-vous dans votre troupe?

Ben, y'en a sept. Y'a moé pis y'a "Foxy" (qui s'est vraiment comment pleumer son renard), y'a "Ben-Gay" (un retiré des mines d'Asbestos), y'a "Jim Nase" (un ancien patineur acrobate des "Ices Capades"), y'a "Tom-Boy" (qui vient juste de passer sa crise de puberté), y'a "Black Jack" (un immigré d'Haïti qui est pas des moins pourvus) pis y'a "Tom Pouce" (vous vous imaginez déjà ce qu'il fait lui, hein?).

Sur quelle musique vous faites-vous aller?

Ben voyons! Su'la musique des Boules noires, épais! Pis au Bouléro.euh Boléro de Ravel. A quoi pensais-tu qu'on dansait? A la danse des canards de Nathalie Simard!

Quel genre de public attirez-vous le plus?

Les petites poulettes de l'Age d'Or principalement, mais aussi les employés des p'tits gâteaux Vachon (les Jos. Louis surtout).

Etes-vous populaires avec votre show?

Ouais. Les "Boules à mythes" font fortune! I'faut dire qu'on est bon à faire sonner des grelots! Même le Père Noël en r'vient pas.

Bon, qui est le plus populaire des danseurs?

Ben, cé moé, chose! Y'aime que cé que j'fais avec ma patch pis ma jambe de bois!

Faites-vous des vidéos, Pirate ma Boule?

Ouais. A bande sonore.

Avez-vous d'autres plans avec "Les Boules à Mythes"?

Ouais. Dans deux semaines, on fait une tournée de notre show dans tous les roller-derby du Canada. Comme tu voés, "Les Boules à mythes", ça déboule à belle planche!

Merci, Pirate ma Boule, de nous avoir dévoilé ta vie de"go-go boy".

De rien. Mais i'faut que j'vous dise qu'avec mes histoires, on sait jamais su'quel pied danser!

Louise Perreault
Bruno Gaudette

Petit enfant grandira

L'enfant grandit. Il sait que le Père Noël existe. Il voit le monde changer et se construire autour de lui. On l'aime et il aime tout le monde. Il demande et reçoit comme tout autre enfant doit à son âge.

Tout est nouveau, intéressant et beau. L'enfant se fait dire quand comment et pourquoi. L'enfant joue avec des jouets et quand il grandira, ce sera avec de plus gros jouets. Il sait maintenant ce que sont la bombe atomique, la pollution et les autres problèmes de la vie. Le Père Noël n'existe plus.

C'est à lui de construire son monde. Il doit aimer maintenant pour lui et pour les autres. Il agit pour agir et il sait quand agir. Tout est automatique, jusqu'au plus petit battement de coeur. Il voit et aimerait revoir pour revivre. À la longue, l'adulte aime et découvre l'enfant. Le cycle se complète.



L'enfant veut devenir adulte et l'adulte apprend à voir la vie, comme un enfant.

Stéfane Noël de Tilly

Chronicorignale

Chronique d'un Week-end orignal

(ou Chronic Moose Week-end)

Avertissement:

Certaines scènes peuvent choquer. (Some scenes get mad.)

22h00: Grumeau s'en va pour les interviews.
22h10: Sachant que Sylvie se trouve au Fraser, Jésus-Christ junior et Galette décident d'aller la voir. J.C. jr. guide. Conclusion, on se retrouve à la bibliothèque obligés de demander en anglais: "You know, the Night on the Lake." Pas très convaincu, le jeune homme s'en va dans les toilettes des mâles d'où ressort une jeune femme qui nous explique qu'on a perdu le nord.

On retourne à l'Orignal et, rejoignant Grumeau, nous décidons d'un commun accord d'aller au pub. J.C jr. n'est presque pas des nôtres et n'a trouvé personne à marier.
"Nous nous excusons auprès de nos lecteurs, mais dans les moments qui suivent, le Mac en torche et son cadran prennent la pause café.
22h39: Après dix minutes de réflexion, Emile éteint les lumières.
22h39: Dring! Dring! J.C. junior répond: "Ici l'Orignal déchaîné (...) Nous sommes encore en état de vous entendre (...) L'Orignal déchaîné vous salue même s'il n'y a plus de lumières."
22h39: Galette aime le désordre, pas l'ordre.
22h39: Du haut de son tabouret, J.C. jr. nous a contemplé. J.C. jr a une double personnalité. Il est aussi Tarzan junior.
22h39: La rédaction s'excuse auprès de la personne qui vient de téléphoner.
22h39: Il est l'heure où je peux plus voir le cadran.
23h34: Dring! Dring! J.C.jr.:" L'Orignal déchaîné a retrouvé ses lumières. Nous sommes prêts à vous écouter."- "Emile, c'est ton père!"
Emile : "Oui, oui. Chus correct."
1h04: "Non, ça ne m'a pas rendu fou."
1h20: Après un intermède musical d'Emile, nous avons découverts que J.C.jr. n'est pas J.C.jr. En effet, de deux choses l'une; soit c'est un travesti, soit l'ascension aux cieux n'est pas dans ses cordes: "Faut pas délirer non! Il n'aurait jamais eu le vertige du haut d'un distributeur de boissons gazeuses!"
1h46: Conclusion de J.C.jr aprés une discussion entre Emile et Galette: "L'administration a retiré les gens en Ethiopie, parce qu'il n'y a plus de cendrier."
1h52: Emile désire un café. "Moi, vouloir café. Toi, quoi dire."- "Moi chercher tasse. Heurk, café trop dégueulasse." Tout de même, il le boit.
4h02: Analyse psychanalytique d'Emile par J.C. jr.: "Pourtant, c'est le genre de type à être déçu par lui-même."
"Nous nous excusons encore, d'auprès nos lecteurs, qu'à partir de ce moment ci, nous avons temporairement perdu la notion du temps.
19h22: Galette, J.C.jr., Grumeau, Bilodeau, Anne-Marie, Emile et Mary Xmas (avec sa petite amie) partent pour la Nuit sur l'étang ou "The Night on the Lake". (Pas de discrimination, nous!)
20h30: Ils sont tous contents. Ils sont filmés avec leurs bonnets de nuit. Pourtant, ils ne dorment pas (Vous les avez pas remarqué? Ils étaient debouts à la droite de la scène.)
20h47: Ils poussent leurs cris de guerre: "Meuh!!"
1h30: Avec son bonnet de nuit sur la tête, J.C jr.retourne au pays des cieux et attends les films de cul.
3h45: La Nuit sur l'étang se termine malheureusement ou "The Night on the Lake is finished, unfortunately." (La dernière phrase est écrite en bon vieux français.) Ils doivent tous se séparer pour une dizaine d'heures...
12h24: Nous répondons avec gentillesse à l'invitation de Sylvie qui, par ailleurs, comme beaucoup d'autres, ne répondra pas à la nôtre: "Viens-tu monter le journal avec nous?"(14h35) (Il est maintenant 22h51 et on y est encore.)
12h26: Et nous voici au brunch en l'honneur de Jean-Marc Dalpé. Galette, Grumeau et J.C.jr. arrivent en taxi. L'étoile filante d'Emile était en retard, grâce à la logique de J.C.jr.
13h33: Se remettant doucement des effets de la Nuit (or the effects of the Lake)-(Parce qu'on est très bien français, nous!)- l'équipe a la ferme intention d'interviewer sérieusement Jean-Marc Dalpé pour son prix du gouverneur général. Mais...
13h48: Bilodeau et Galette sont partis chercher des pruneaux. "Aimez-vous les pruneaux?" Tout à fait subjectivement, Emile ne les aime pas car, à son avis, ils évoquent la vision de leurs "conséquences".
13h51: Une révélation: J.C.jr. fume mais il n'est pas visionnaire. La preuve ? Il a cherché pendant dix minutes et dans toute la salle, un cendrier qui se trouvait sous son nez.
13h54: Durant le temps où Emile est allé chercher Jean-Marc Dalpé pour l'inviter à notre table, J.C.jr., Grumeau, Bilodeau et Galette préparent un café au pruneau à leur cher Emile.
13h59: Bilodeau, quant à lui, préfère le jus d'orange de J.C.jr. (Question de vitamines Flintstones).
14h09: J.C.jr. remarque la disparition de ses vitamines.
14h15: Emile arrive au bout de son café. Et en découvre, au fond, la "conséquence".
14h18: Nous interviewons Jean-Marc Dalpé qui n'aime pas les pruneaux. (Voir le résultat à la page 19: "Un honneur pour nous tous")
14h47: Une seule page est montée. J.C.jr., Grumeau et Emile n'avaient pas écrit leurs articles. On a tous embarqué dans l'étoile filante. (Nous voici à 23h43. "On avance à rien" mais sept pages sont montées.)
23h38: Bilodeau retrouve Bilodeau et cherche La Babylonienne.
23h52: Y'en a d'autres mais on est censuré malgré les 98 pages d'Emile.
03h30: *Je viens de terminer la correction de ce texte et je trouve que quelques confusions y subsistent. (Emile)*

Avec, en ordre d'apparition: (With, in apparition order)

Grumeau (Ralph) - Bruno Gaudette
J.C.jr. (J.C.j.) - Yolande Jimenez
Galette (Cookie) - Gaëlle Mouden
Sylvie (Sylvie) - [illegible]
Emile Guy (The Star of French) - [illegible]
Mac en torche (Mac in Torch) - Macintosh
Bilodeau (Bilodeau) - [illegible]
Anne-Marie (Ann-Mary) - [illegible]
Mary Xmas (Merry Christmas) - [illegible]
L'étoile filante (The Falling Star) - [illegible]
Jean-Marc Dalpé (Jean-Marc Dalpé) - Jean-Marc Dalpé

réalisé par (realised by:)
Bruno Gaudette
Gaëlle Mouden

Chronique d'une Française orignale

L'Orignal déchaîné rencontre...

Il me semble que certaines nuits, nous touchons de près l'absolu créateur que peut être la folie des gens saouls. (Je trouve mon introduction vraiment bonne!)

L'alcool est le moyen le plus rapide et le plus doux, quand on veut lui demander gentiment de rentrer dans les ténèbres des cavernes des désespérés nocturnes, de nous quitter avant qu'on s'attache à lui. En d'autres termes, arrêtez après que dès que vous commencez à apercevoir des orignaux dans le pub des têtes carrées qu'on commence à trouver triangulaires voire hexagonales. (Non chu pas nationaliste).

Un verre de trop quand on a pas dormi depuis longtemps et que les pièces de théâtres deviennent de vieux souvenirs dont il faut aller chercher les restes dans les décombres des coins les plus secrets de notre mélodramatiquement fatiguée mémoire. Je m'suis pas dans ce que je disais ou ce que je ne disais pas. Je me souviens plus ou j'ai oublié. Je sais plus, ils m'om..........

Il touche pas vite

Il est l'heure où je ne peux plus voir le cadran, ou les petits chiffres en haut de l'ordinateur, ou même les yeux qui se reflétaient hier sur le limpide écran d'un Mac qui touche pas vite, l'heure où je tape une lettre de trop ou quec'unes en moins, l'heure ou chu mieux d'aller m'coucher putot que d'veiller jusqu'à l'horeure. L'heure où i'est pas l'temps d'écrire ma chronique.

Les expérience...s dans l'Ontartio français sont dures à avaler ce soir, Si je me souviens de ce que m'a dit mon psychiatre: chu fatigué et j'ai les moyens de vous faire taire, j'aimerai ben me taire moè itou mais chu pas capab... et si demain j'allai à la pêche je vous promet un orignal avec des nageoires ou même des ailes pour violer.

Mieux faut que j'm couche avant quo je dise des choses que je pourrai pas regretter.

Propos recueillis par
Yolande Jimenez



Solitaire

Assis seul dans ma chambre
Au dernier étage
Mon coeur veut s'extérioriser
Mais
Ma tête semble être ailleurs
A la Coulson peut-être
Ou même seule
A la "Trans" à Verner
Buvant les fonds d'bouteilles
Avec pas un sou dans les poches
Seulement un paquet d'papiers
Pour rouler mes peines
Et pour me r'monter
Au dernier étage
Dans ma chambre
Seul.

Denis R. Beaudry

Souris

Souris!
Dans le ciel, le soleil
Ou la joie de ton coeur:
...le bonheur!!!
Souris!
Rien ne veut dire:"remords
Tu dis tristesse?
Est-ce un arbre?
Et de quelle forêt?
Demain se lèvera
La nuit...
Les ténèbres dans ton coeur
Tu n'as jamais ri
"Le malheur n'a d'yeux
Que pour les coeurs tendres"
J'ai toujours voyagé dans ces flammes.
Je ne calcinerai pas
Je refuse de les éteindre:
Vis-tu sans aimer la vie?
Pleure, sois triste et souris.
"Que le coq chante ou pas
Le jour se lève"

Jean-Daniel Ondo

Nouvel environment
Nouveaux amis
Nouveaux liens
Contentement

De nouveau
le processus se répète
Mais il y a une chose
de meilleure qu'avant
Les liens et les amis demeurent

Mais pour garder
ce qui a pris peine et misère
à cultiver et sauvegarder
La communication est nécessaire

Car avec tous les changements
Que nous devons subir
Au moins une chose demeure stable
Nos meilleurs amis

Nicole Turgeon
Une orignale qui s'ennuie
à Timmins

A.R.G. la mère.

O aurore de mes jours,
O espoir de mes nuits,
tu es arrivée comme un rayon de soleil
dans ma vie noire de désespoir.
De mes tourments rouges de colère,
de révolte et de dégoût,
ton rire lacté d'animal des granges
en a fait de vains mots aussi futiles
que les mots d'humour et d'humeur.
Mes lèvres soupirent un merci,
venu du plus profond du coeur
lorsque mon fond de culotte apprend
à retenir les lourds détritus que
ton coeur sait si bien dévoiler.
Tu m'as appris bien des secrets
que la pudeur et le sens moral
m'empêchent de nommer.
Que les doux rêves bercent
de sérénité tes courtes nuits !
Je viendrai bientôt te chatouiller
"le nombril de ton indifférence".
O aurore de mes jours,
O espoir de mes nuits.

Le lutin distingué

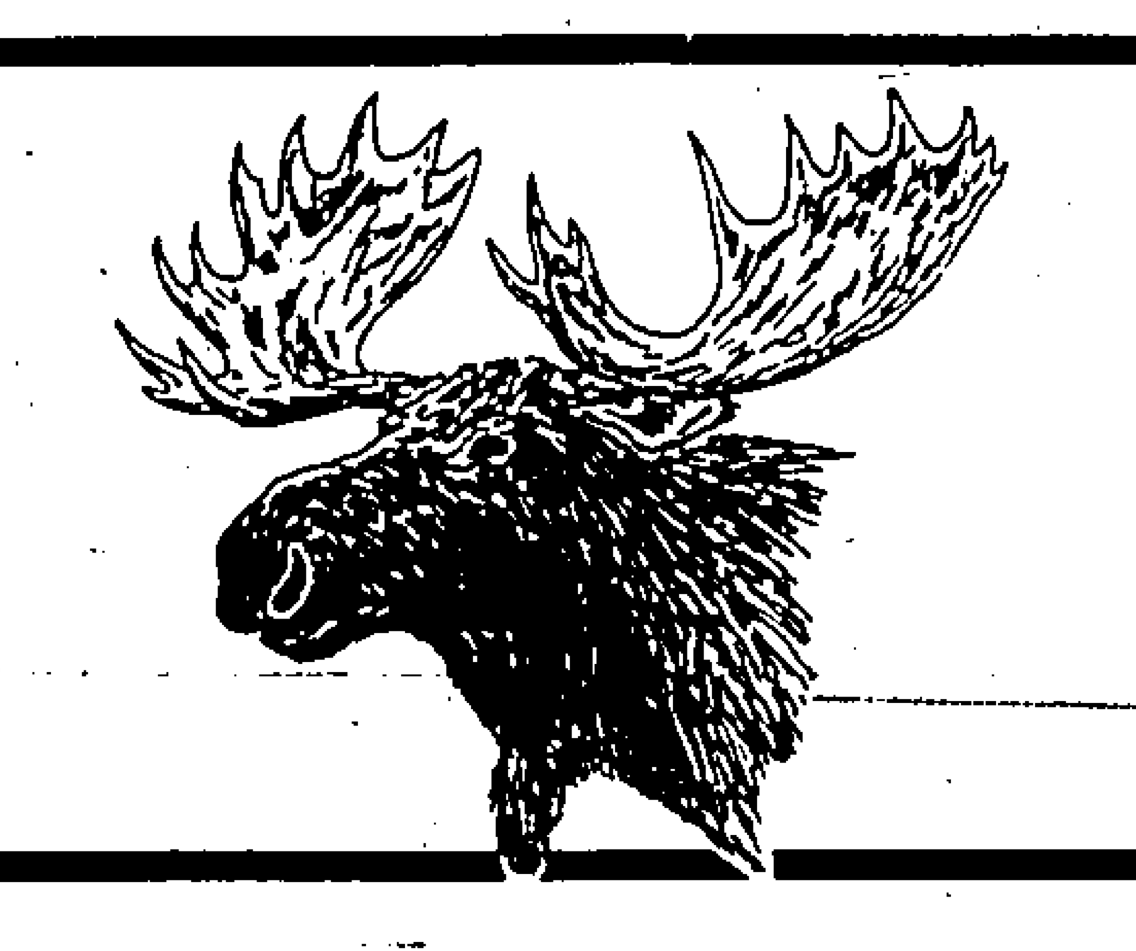
A celui que je ne connais pas

Le jour où tu voudras
Ecouter le silence
Par l'ouïe de ton coeur
L'été envahira tes paupières
De toutes les senteurs
L'aube aura choisi le pain blanc
Et ce que tu entendras
Viendra du fond des pupilles
Qui te reconnaîtront comme ami

Si tu ne veux plus marquer la neige
De tes pas lourds
Fais de ton souffle
La brise chaude des pays lointains
Apprivoise l'affection
En la courtisant de ton sourire
Sache élucider les énigmes
Du bonheur d'être né
Car elles te feront mage,
Quand tu ne seras plus.

Didier

Art-rignal



Dossier: l'effervescence des arts à Sudbury

Sommaire

Pensée orignale

Au théâtre, on peut tout faire. On peut réinventer la vie.

On peut être amoureux, jaloux, fou, tyran ou possédé. On peut mentir, tricher.

On peut tuer sans avoir le moindre remords.

On peut mourir d'amour, de haine, de passion...

Les feluettes, Michel-marc Bouchard

L'effervescence des arts à Sudbury

Les deux dernières semaines ont nourri à satiété les mangeurs de culture francophone à Sudbury.

La Nuit sur l'étang, belle et chaleureuse, nous a permis de nous retrouver ensemble pour danser et chanter les histoires de chez nous. Il y en avait pour tous les goûts et toutes les couleurs, toutes les peines et les joies. Une belle réunion de famille.

"Si jamais vous m'aimâtes, que votre amour je le connaisse" ,

Les feluettes de Michel-Marc Bouchard ont offert aux passionnés des planches, comme aux néophytes, le plaisir rare de vivre sous les feux de la passion, une des plus belles histoires d'amour écrites pour le théâtre.

Francophones et (étonnant!?) anglophones, en remplissant la salle Jubilee aux cinq représentations, ont répondu passionnément à la demande d'amour du Théâtre du Nouvel Ontario.

Au cours de ces deux semaines, les Franco-Ontariens ont su démontrer encore une fois leur solidarité et leur force. Et s'il s'en trouve encore pour dire qu'ils sont au bord de l'agonie, ceux-ci ne se voient pas dans le troupeau d'orignaux.

L'effervescence des arts à Sudbury méritaient tout au moins ce dossier culturel. Un modeste hommage au public et aux organisateurs, bien vivants, quoi qu'en disent certains.

Yolande Jimenez

Les Feluettes
de Michel-Marc Bouchard
Mise en scène par André Brassard

La moralité immorale

A Roberval, en 1912. Une histoire d'amour tragique dans la lignée de Roméo et Juliette. Sauf que...

Sauf que les amoureux sont deux jeunes garçons.

Sauf que malgré ce détail ou à cause de ce détail, les voix désespérées racontent la même histoire, aussi vieille que la terre: celle des crimes commis au nom de la fausse vérité, de la moralité immorale.

A Sudbury, en 1989, à la salle Jubilee, Roberval est sur scène, et elle ressemble étrangement à Sudbury, même si peu d'entre nous osent nous l'avouer. Une prison qui pourrait bien être celle de Sudbury, une école qui n'est pas sans rappeler celles de la ville des rochers.

Puissant, troublant, douloureux

L'intolérance change de visage sans jamais changer d'âme. Au siècle des droits de l'homme et de la communication, il faut des oeuvres comme celle de Michel-Marc Bouchard pour nous rappeler cette terrifiante vérité.

Quand une oeuvre nous le rappelle avec le génie des plus grands dramaturges, c'est encore plus fort, plus troublant, plus douloureux. La pièce *Les Feluettes* se démarque des oeuvres contemporaines autant par sa structure originale que par la beauté et le lyrisme de sa prose. Hymne au théâtre et à la mythologie, le texte est magistralement servi par le talent du metteur en scène André Brassard.

La mise en scène, plus suggestive que réaliste, permet aux acteurs d'imposer leur jeu, un jeu où chaque mouvement, chaque regard transmet une information supplémentaire, livre un autre secret. Là encore, une grande place est laissée aux spectateurs pour voir au delà des gestes, au delà du visible.



Simon (Denis Roy) et Lydie-Anne de Rozier (Yves Jacques)

Les trois personnages principaux sont admirablement campés; les rôles feminins, joués par René Gagnon et Yves Jacques, plus crédibles que s'ils avaient été tenus par des femmes. Acteurs, metteur en scène et auteurs sont les rouages d'une mécanique implacable, une mécanique à nous émouvoir, nous transporter, nous transformer.

Théatre de la passion

Car on ne sort pas d'une représentation des *Feluettes* comme on y est entré: quelque chose s'est irrémédiablement détraqué dans la machine à penser, à sentir, à aimer qu'est l'âme.

Certains passages resteront à jamais gravés dans nos mémoires, certains personnages viendront longtemps hanter nos nuits, comme les visages tragiques de la tendresse, du désespoir, du crime.

Et ce tremblement intérieur, c'est le théâtre de l'amour et de la violence qui le provoque, un théâtre armé pour nous rendre plus vulnérables, plus humains, un peu plus sages qu'hier... si on veut bien l'entendre.

Yolande Jimenez

Les feluettes

de Michel-Marc Bouchard
mise en scène: André Brassard

Symbolique des éléments dans *les Feluettes*

L'eau et le feu sont amoureux

Dans un village de colons intolérants, aux frontières du monde des hommes, l'eau et le feu sont amoureux.

Vallier de Tilly, le jeune comte déchu, passe ses journées sur un grand lac. Selon les villageois, il y guide les pêcheurs. Selon sa mère, il y médite sur le retour du père qui les a abandonnés. En fait, il lui faut être bercé par toute cette étendue liquide pour ne pas être étouffé par son amour opprimé.

Simon Doucet, un impulsif, comme son nom ne le suggère pas, passe ses nuits à mettre le feu à tous les édifices importants du village. Il ne peut pas le quitter et abandonner l'espoir d'aimer. Il ne peut pas rester dans ce village qui lui interdit son amour, à brûlants coups de fouets paternels. Il n'a plus qu'à transformer les parois de son piège en de flamboyants message d'amour.



"La terre est mère de l'eau, l'air est la fiancée du feu."

Aux frontières du monde, le feu et l'eau s'attirent et s'unissent. Dos à dos, deux scènes ultimes consument la fusion des éléments: Simon et Vallier enlacés dans la baignoire de Vallier; Vallier et Simon enlacés dans le grenier de l'église en flammes.

Et les femmes

La terre est mère de l'eau, l'air est la fiancée du feu.

Quand le courage de Simon flanche et qu'il songe à partir du village, ce serait par la voie des airs, dans la montgolfière de sa riche amante Lydie-Anne. Mais l'amante ne réussira pas à échapper ainsi à ses mensonges. Quand se rompt le charme de l'imaginaire qui permettait à la comtesse de survivre à sa souffrance, la mère de Vallier lui demande de l'enterrer vivante. La belle folle réussira, elle, à mourir avalée par la terre qu'elle mangeait. La folie a des pouvoirs que le mensonge n'aura jamais.

"La folie a des pouvoirs que le mensonge n'aura jamais."

Magnifique cohérence

L'architecture de l'univers des *Feluettes* est d'une cohérence parfaite, jusque dans sa cruauté. C'est la trahison d'un être mesquin aux airs de crapeau, le futur monseigneur Bilodeau, qui condamnera un des amoureux à la vie alors même que la mort allait les unir à jamais. Pour "un bec de saint", troublant d'ambiguïté, que Simon lui refuse à jamais. En cet instant crucial, le crapaud m'a paru quelque peu sympathique. Son désir aussi avait les moyens des gestes absolus.

Somme toute, *les Feluettes* est un texte d'une rare cohérence symbolique. Quand on ajoute que l'interprétation et la mise en scène étaient à la hauteur d'un pareil texte, on ne peut en dire mieux. Tout se tenait, faisait bloc, jusqu'au larmes aux yeux des spectateurs, jusqu'au cinq salles combles, à Sudbury. C'était un spectacle parfait. La grande tragédie vient de faire sa rentrée dans notre modernité.

Normand Renaud

L'Orignal rencontre

Michel-Marc Bouchard amoureux du théâtre

Originaire de l'Ontario, Michel-Marc est écrivain autant qu'homme de théâtre. Directeur artistique du théâtre Trillium à Ottawa, il trouve ses deux activités fondamentalement inconciliables: "J'écris de façon anarchique alors que mon travail au Trillium est très administratif. C'est une lutte continuelle entre le ying et le yang, le rationnel et l'irrationnel. Et c'est cette lutte que j'aime."

Les Feluettes

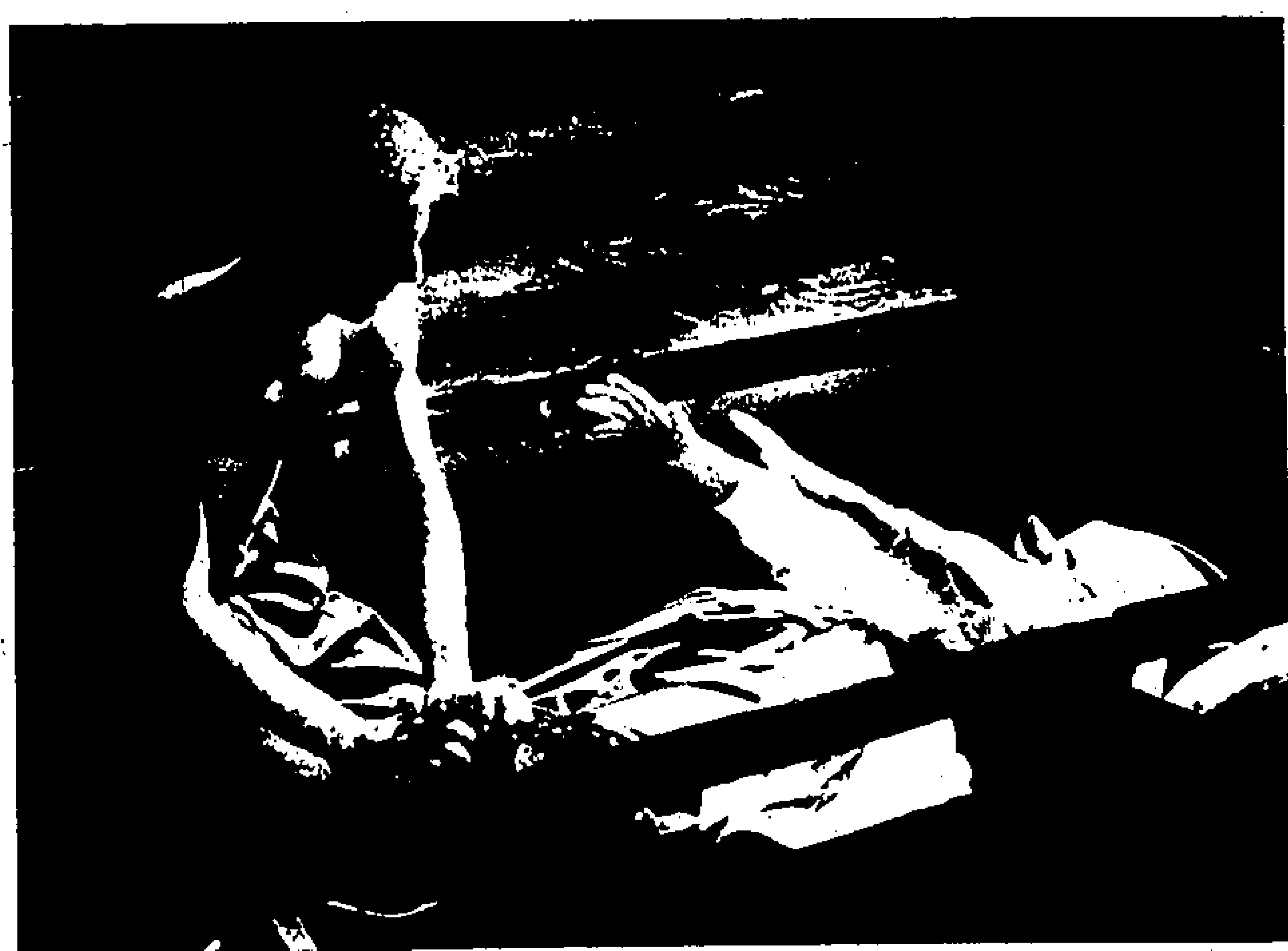
Le théâtre pour Michel Marc, c'est une vieille histoire d'amour, une vieille passion. Très jeune, il avait le goût du jeu: "On répétait des histoires inventées avec des amis". On ne peut pas s'étonner alors, qu'il nous réponde, lorsqu'on lui demande ce qu'il aime faire à part le théâtre: "C'est comme demander à un homme ce qu'il aime à part sa femme."

Quant à l'écriture, c'est un peu la même histoire d'amour, puisque pour l'instant Michel Marc n'écrit que pour le théâtre. Parmi toutes ses pièces, son plus beau succès jusqu'à date, raconte la tragique histoire d'amour entre deux jeunes hommes, Vallier et Simon, dans un village au bord du Lac Saint-Jean, Roberval. *Les feluettes* c'est la même histoire que celle de Roméo et Juliette parce que "l'intolérance n'a ni époque, ni genre".

Il a fallu plus de quatre années à Michel-Marc Bouchard pour accoucher de son oeuvre, *Les feluettes.* Quatre années parsemées de recherches historiques sur la région du Lac Saint-Jean et d'ateliers de rédaction avec les acteurs. Une démarche collective qui a permis à l'auteur de rendre les personnages plus humains. "J'ai apprécié cet échange avec les comédiens parce que le travail d'écriture est presque schizophrénique. J'ai pu en plus vérifier jusqu'où les personnages étaient crédibles dans leurs actions. C'était travailler des valeurs aux personnalités."

Ecrire bien et aimer mal

Le succès de la pièce l'étonne et l'effraie toujours un peu. "Le succès est très difficile à porter. Tous ces gens qui te regardent avec des "yeux de poisson" ça t'étouffe, au début."



Vallier enterre la contesse de Tilly, sa mère. "Parlez-moi Vallier. Je n'ai plus d"image maintenant. Racontez-moi votre bel amour pour Simon."

Les feluettes
ou
La répétition d'un drame romantique

Michel Marc Bouchard



Lorsque Michel Marc Bouchard écrit, il dort mal, il mange mal, il aime mal. Mais le moins qu'on puisse dire c'est que le résultat, lui, n'est pas mauvais. Très intelligemment construites, *Les felluettes* démontrent une rare maîtrise de la tragédie théâtrale, d'autant plus remarquable que les règles habituelles du temporel sont totalement bousculées.

Quand je serai grand, je serai sage

"Ecrire c'est défaire une marmotte. C'est aussi se retrouver malgré soi. C'est souvent très effrayant. Par exemple lorsque je fais tuer la Comtesse de Tilly par son fils Vallier, je me demande: qu'est ça veut dire?"

S'il veut bien parler de l'écriture, l'irrationnel qui rêve de devenir sage, refuse de l'expliquer, de lui trouver une raison. "Je pense que l'écriture doit être un médium et pas une fin. Moi je pose les questions, aux autres d'y répondre. Je ne sais pas pourquoi j'écris et ça ne m'interesse pas. Artaud disait: "Exprimer un sentiment, c'est le trahir". Et si un jour je sais pourquoi j'écris, j'arrête de le faire."

Yolande Jimenez



l'Orignal déchaîné
souhaite bonne fête
à Sylvie Mainville





Les feluettes

L'Orignal rencontre Yves Jacques et Jean-François Blanchard

l'Orignal rencontre Yves Jacques

Des *Outlags* aux *Feluettes*

Devant mon café au casse-croûte de l'hôtel, j'attend avec impatience, l'arrivée de Yves Jacques. Avant même de le rencontrer, j'avais l'impression de connaître Yves Jacques, grâce à l'émission télévisée *Poivre et Sel*, aux *Bye Bye* '86, '87 et '88, au film *Le Déclin de l'Empire américain* et maintenant à la pièce de théâtre, *Les Feluettes*. "Quelle chance de pouvoir l'interviewer", me disais-je.

Alors, pour vérifier si le magnétophone fonctionne bien, j'appuie sur un des boutons. Rien. Ça commence bien! Résultat de cette malchance, je suis reparti avec seulement quelques notes, alors que j'aurais voulu faire une interview. Donc, permettez-moi, chers lecteurs, de brosser un tableau d'un comédien très sympathique.

Du calme

Nerveux et découragé en même temps, je commence tout d'abord par lui dire que mon magnétophone ne fonctionne plus. Calme et rassurant, Yves Jacques me dit de ne pas m'inquiéter. Alors, je débute par cette question quétaine de cent mille dollars: "D'où viens-tu?" Il me répond: "De Québec même." Ah bon, je croyais qu'il était un Montréalais pure laine.

Je lui demande quand il avait pris goût de jouer sur scène. "À l'âge de quinze ans, me souligne-t-il, ma mère m'a inscrit au Centre des Arts d'Orford pour un été. Ensuite, Jacques Zouvier, directeur du programme d'été à Orford... (Oui, Zouvier et non Xouvier... C'est ça. Zouvier s'écrit avec un Z...) Bien, il m'a encouragé d'aller étudier le théâtre au cégep Donc, je me suis inscrit au cégep de St-Hyacinthe dans l'option théâtre et j'ai reçu mon diplôme en 1977."

Expériences variées

Au fur et à mesure qu'Yves Jacques continuait à retracer sa vie d'artiste en toute simplicité, ma nervosité disparaissait. J'ai appris qu'il a commencé sa carrière dans le théâtre pour enfants, comme de nombreux comédiens avant lui. *Floralie* de Roch Carrier (présenté au Centre National des Arts d'Ottawa) était la première pièce de théâtre pour adultes dont il a fait partie et *Slick and the Outlags*, sa première émission télévisée. Une parodie du rock and roll, *Slick and the Outlags* a été l'inspiration d'Yves Jacques, grand admirateur de Marlon Brando.

Après que *Volponne*, *Mosca et Harold et Maude* aiguisent son talent d'acteur sur les planches du Trident et du Bois de Coulonge à Québec, Yves Jacques décide de faire la navette entre sa ville natale et Montréal pour cinq ou six ans. À Montréal, ce sont deux *Bye Byes* et le télé-théâtre intitulé *Journal d'un curé de campagne* qui lui permettront d'être connu. Il faut aussi ajouter la création de son vidéo-clip, *On peut pas tous être pauvre*, le premier vidéo-clip québécois, selon *Musique-Plus*. Vient ensuite *Poivre et Sel*.

Le Déclin de l'empire américain

"L'audition pour *Poivre et Sel* ne m'intéressait pas au début" raconte Yves Jacques. Néanmoins, son rôle de Pierrot dans cette série télévisée, lui permet de s'installer à Montréal pour de bon. Arrivent sur le grand écran les films de Denys Arcand, *Le Crime d'Ovide Plouffe* (où Yves jouait un rôle secondaire) et *Le Déclin de l'Empire américain* (où il interprétait le rôle de l'homosexuel). Ce dernier lui a finalement apporté de la crédibilité. Et lorsque je lui ai parlé du *Déclin*, ses yeux pétillaient.

"Croyais-tu que *Le Déclin* ferait tant fureur, autant pour le public que pour les critiques?" lui ai-je demandé. "Jamais" m'a-t-il répondu avec candeur. "Hé, le gros accueil à Paris, à New York, les partys, la grosse limousine, le premier film canadien à être en nomination pour un Oscar; c'est trippant!"

"Lesquels des comédiens t'ont le plus impressionné?" lui ai-je demandé. "Tous vraiment, mais Dominique Michel un peu plus que les autres. C'était superbe de travailler avec une comédienne comme elle. Depuis *Le Déclin*, je suis devenu son petit protégé. Et grâce à Dominique, j'ai pu faire les *Byes Byes* de '86,'87 et'88.

"Dis donc, est-ce que *Le Déclin* est passé à Sudbury?", me demande Yves Jacques. "Oui, je lui ai dis, mais seulement pour quatre jours en anglais." "Tu écriras que je suis choqué de savoir que la version française n'a pas paru au cinéma de Sudbury". C'est écrit ,Yves.

Les Feluettes

Maintenant, Yves ajoute *Les Feluettes* à son curriculum vitae. Il mentionne que Lydie-Anne de Rozier est son plus beau rôle jusqu'à date. "Quelles femmes du théâtre t'ont inspiré à créer ce personnage?" Il mentionne Jeanne Moreau, Denise Pelletier et Yvette Brind'Amour. Il porte même un corset pour entrer dans la peau de son personnage. "Toutefois, me dit-il, Lydie-Anne de Rozier est un peu Yves Jacques. L'homme et la femme dans l'amour ressentent les mêmes choses au fond."

"Croyais-tu que *Les Feluettes* seraient un grand succès?" ai-je demandé. "Après la cent quatrième représentation des *Feluettes*, à Sudbury, en passant par Montréal et Paris, c'est encore incroyable de voir le public tant adorer le spectacle." me dit-il. Et un homme sympathique et talentueux comme Yves Jacques mérite toutes les félicitations qu'on lui donne.

Bruno Gaudette



Un salut orignal de Jean-François Blanchard et Yves Jacques.

L'Orignal déchaîné rencontre Jean-François Blanchard

"Les Feluettes à Sudbury, c'est une de nos plus belles expériences"

A l'heure où j'attends nerveusement Jean-François Blanchard le Vallier des *Feluettes*, j'ai déjà vu la pièce trois fois. Inutile de dire que j'étais très impressionnée.

Dès son arrivée, des questions banales débutent l'entrevue et Jean-François me raconte nerveusement(lui aussi): Après le conservatoire, je suis parti pour New-York parce je suis sorti très jeune du conservatoire et je n'avais pas assez vécu pour tenir certains rôles au théâtre qui demandent que tu apportes beaucoup de toi-même." A son retour de New-York, il commence à faire du théâtre, de plus en plus régulièrement. *Les Feluettes* arrivent au printemps 1987.

A son ton de voix, je sens tout de suite la tendresse particulière qu'il porte à cette pièce. "J'avais envie de travailler avec Brassard depuis longtemps: j'avais adoré les pièces qu'il avait montées. Ben là, quand j'ai com-mencé, ça a été une autre histoire." Un rire chaleureux achève sa phrase.

Brassard, Bouchard et Blanchard...

Et il poursuit: "En fait je crois que moi, je me cogne souvent à mes rêves." Il rit de nouveau. "Sérieusement, Brassard est une des meilleures choses qui me soient arrivées. Il commence en disant: "Je ne sais pas quoi faire. Je sais vraiment pas quoi faire avec ça. Il y a toujours quelque chose à remettre en cause. Il faut commencer sur de nouvelles bases parce qu'avant de bâtir avec Brassard, on ne sait rien. "

"Et puis, c'était vraiment formidable de voir Bouchard et Brassard travailler ensemble. Tous les auteurs n'ont pas la capacité de faire confiance au metteur en scène comme le fait Michel-Marc. Et Brassard, lui, a le don de lire entre les lignes et voir ce que l'auteur a retenu ou n'a pas dit et de l'exprimer. C'est très impressionnant. C'est une explosion constante."

Fort et vulnérable

Sa voix se rechauffe peu à peu et plus encore lorsqu'il me parle de son personnage, Vallier. "Tout m'a séduit chez Vallier. Son courage, sa force et sa vulnérabilité qui est une sorte de force. C'est tellement beau. Il a une telle foi parce que ce que le monde nous interdit, arrive. Et puis, comme sa mère, il a tout un imaginaire, qu'il a été obligé d'aller chercher. Ils ont décidé de vivre de toute façon, même s'ils cachent leur blessure. Moi je me vois beaucoup dans cette peau-là."

Songeur, Blanchard finit par me dire que Vallier lui ressemble beaucoup ou l'inverse. "Au début je pensais que Vallier était un trop grand personnage pour moi. Et puis je me suis fait confiance. C'est un personnage qui m'a rendu plus fort. Il m'a appris que la vulnérabilité, comme l'abandon, ne sont pas une faiblesse, au contraire. C'est là, la différence entre le sensibilité et la sensiblerie, peut-être."

Sudbury, je t'aime

Après un long soupir, comme s'il se ressourçait après un long effort, il évoque le "partage d'amour" exceptionnel qu'il y a entre les acteurs des *Feluettes*. "On fait face à notre propre vérité ensemble. Je crois que s'il n'y avait pas eu ce climat, la pièce n'aurait pas été ce qu'elle est."

Et Sudbury?... "Sudbury, c'est une de nos plus belles expériences parce que c'est la première fois qu'on joue *Les Feluettes*, dans une ville qui pourrait être Roberval. Jouer à Montréal, où tout est acquis, avec le temps, il y a un confort qui s'installe. Tu ne réalises pas ce que tu es en train de toucher. Ici, on touche vraiment tout le rêve populaire de la pièce, un absolu."

"Il faut que je dise aussi qu'on a jamais eu un aussi bel accueil que celui qu'on a reçu à Sudbury, autant de la part du public que du T.N.O."

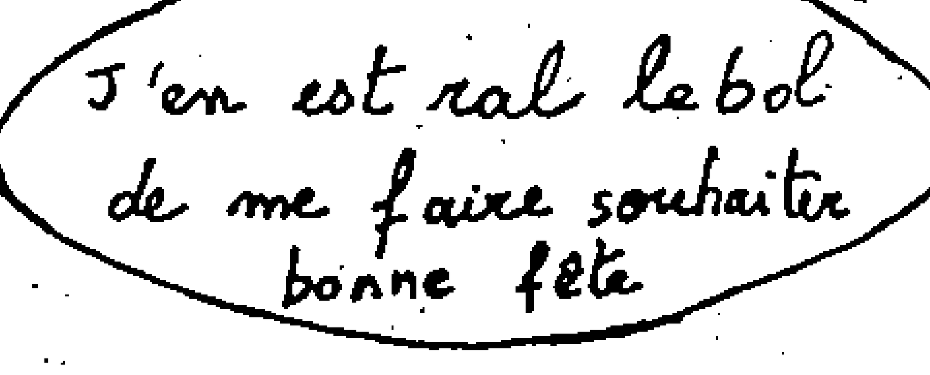
Il faut aussi dire que cette troupe de théâtre a su partager avec nous un beau morceau de vie, et nous a apporté une bouffée de passion saine.

Yolande Jimenez

La Nuit sur l'étang

Impressions en vrac

Aventure d'une Nuit



Radiodiffusée nationalement. Radio Canada et TVO qui se battaient sur la scène. Rod Crombie (Radio-Canada) habillé en robocop avec sa grosse caméra. Une band de Field. Une band de Dubreuilville. Une band de Pénétanguishene. Une bande de Winnipeg. On crache ou on caille. La jeunesse des musiciens: étudiants du secondaire souvent. Un paquet de monde qui danse en bonnets de nuit (si j'avais su, j'aurais amené ma jaquette).

Marcel Aymar et Robert Paquette chantant "Viens nous voir". Marcel Aymar portant son T-shirt orignal!!!! Cris et blues: "Phoque la poésie!" (Salut, le Chunk! Pour Michel, c'est un geste politique que de sacrer en publique.) "Belle Mélissa". "Donnez-moi le goût de vivre". Le reggae du groupe Jacques Lussier. La présence sur scène du groupe Plus-que-parfait: ils se garochent sur scène, leurs conneries simples poignent et retiennent le public.

La belle chanteuse de Michel Lalonde. Le fond de bouteille de Marcel Aymar. "J'ai toujours voulu voler " (mais pourquoi changer les paroles du hook, donc?) Les beaux T-Shirts "Ouah-ha-ha" de Plus que parfait. TVO nous récompense pour nos folies chorégraphiques en nous lançant des bonnets de nuit. Se faire demander la preuve d'âge au bar... en anglais: langue de l'autorité. Les jeunes qui parlaient anglais. Les jeunes qui parlaient français. Concours de cris de bord en bord du bar: "nous autres on est pépés, pépés" pour quinze minutes. Du monde que ça faisait des années que t'avais pas rencontré. Le gars de Windsor qui amène ses jeunes à la Nuit.

Le groupe Nuit nous a poigné dès le début et nous a fait sauter hors de nos sièges. Cris et blues: s'asseoir là et végeter: rien laisser vous déranger.. Bourse Bertrand et prix CBON à Michel Lalonde pour une chanson inspirée par la mort de Félix Leclerc. Les grenouilles qui ne sifflaient pas fort comme dans le temps. Mal aux épaules, mal aux jambes, mal aux oreilles.

La sonorisation aurait pu être meilleure. DDT qui avait de la misère à retenir l'attention de la foule. Un bien curieux choix pour le prix du Nouvel-Ontario.



Une atmosphère complètement électrique. Le monde a hâte d'être fou. La salle comble. Tu ne peux pas ne pas embarquer. La folie collective d'un peuple en party.

Les orignaux

Cher Michel, chère Nicole: On a pensé à vous tout au long de la Nuit sur l'étang. Bien que les distances sont grandes, vous êtes toujours dans nos coeurs.

De tous les orignaux

Mini-entrevues

Des étoiles de la *Nuit*

Racine carrée

Racine carrée nous arrive de Timmins avec son style de semi-rock et de rhythm and blues. Selon André Rivard, le nom *Racine carrée* ne sort pas de nos vieux cahiers d'algèbre. "'Racine' est tirée de nos racines dans la musique anglaise et 'carrée' de notre description péjorative des Anglais, 'les têtes carrées'", note Rivard en riant.

Le message que véhicule ce groupe du Grand Nord ontarien est surtout un portrait d'événements et de sentiments de tous les jours.

Influencé par des artistes (ou des groupes) diverses comme Jimi Hendrix, Led Zeppelin, Offenbach et Robert Paquette, *Racine carrée* considère qu'il n'y a plus de gêne à jouer de la musique en français. "On entend plus souvent parler des groupes franco-ontariens maintenant et *La nuit sur l'étang*, ce gros party francophone, nous aide à nous faire connaître davantage. A part de ça, notre première *Nuit* nous permet de jouer dans le Sud.

De plus, nous lancerons un enregistrement de *Racine carrée* sur le marché, un disque au laser, si nos finances nous le permettent" dit André Rivard. Si *Racine carrée* continue d'exploiter sa veine d'or musicale, certainement que ce groupe de Timmins ira loin.

Bruno Gaudette
Marie-Anne Levac

Nuit

Assis avec un de ces copains sur un perron de Dubreuilville, Laurent Lévesque jouaient de la musique tandis que Paul Dechamplain, sur le perron d'en face, faisait de même. Ensemble, ils ont décidé de former un groupe de rock commercial, *Nuit*. Leurs débuts musicaux, comme tout jeune groupe rock, consistaient des Beatles, du rétro et des chansons du Top 40. Petit à petit, ils ont commencé à écrire leurs propres compositions, influencées par Offenbach, Corbeau et le duo Fiori-Séguin.

Le groupe *Nuit* attache beaucoup d'importance à leur première *Nuit sur l'étang*, qu'il considère comme un tremplin pour se faire connaître. De fait, leur nom *Nuit* est tirée de *La Nuit sur l'étang*, cet événement franco-ontarien annuel qu'ils écoutaient religieusement à la radio, à Dubreuilville. Leurs projets? Un microsillon et d'autres *Nuits sur l'étang* sont en vue. Des soirées de Dubreuilville à *La Nuit sur l'étang*, le groupe *Nuit* se sont promis qu'ils feraient beaucoup de chemin sur la voie lactée musicale.

Bruno Gaudette
Marie-Anne Levac





Mokombo

Groupe rock sudburois, il était anglophone à ses débuts. La raison? "On avait un peu honte d'être francophone au début, avec la connotation anglaise de "frogs" qui était accrochée à nous-autres, rappelle Jean-Guy Labelle. Mais un beau jour de 1979, on a décidé de chanter en français. Depuis ce temps-là on continue à chanter dans notre langue."

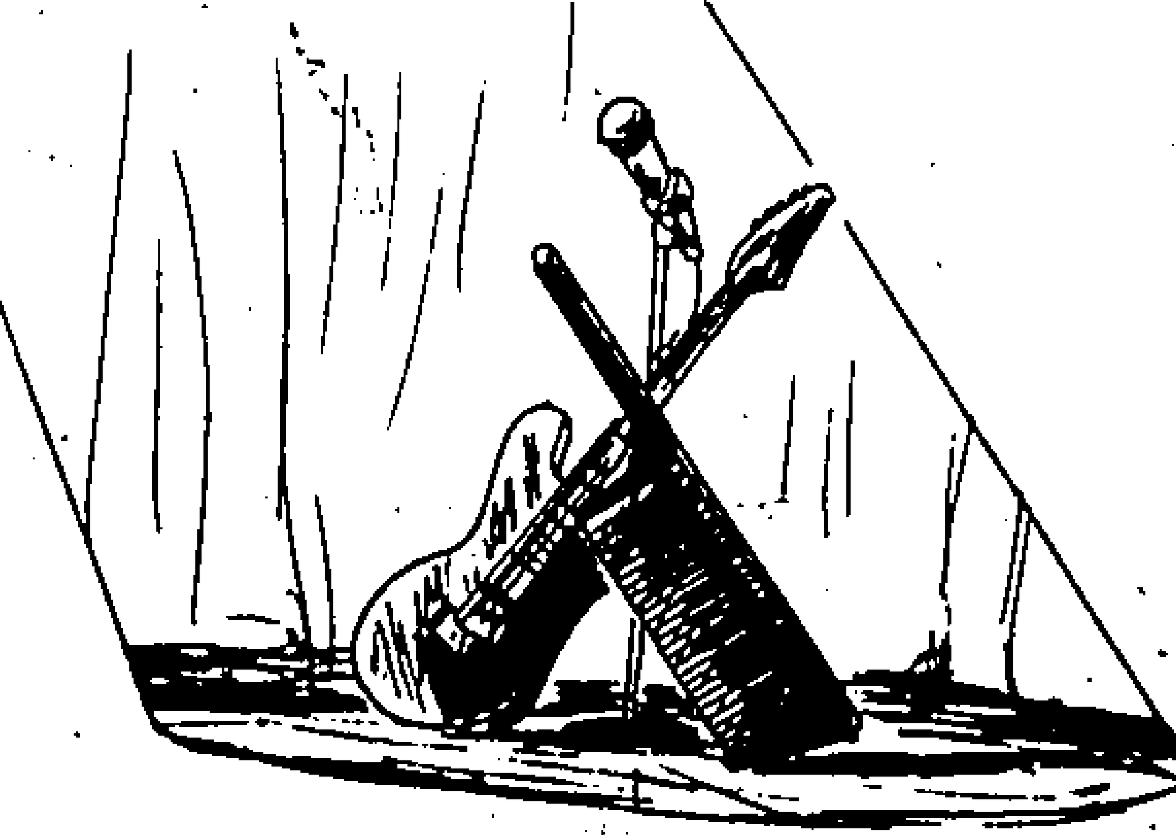
Elevé avec la musique anglophone d'Elvis Presley, de Chuck Berry, de Pink Floyd et des Beatles, *Mokombo* a aussi été influencé par le rock québécois de *Corbeau* et d'*Offenbach*. Et comme tout groupe rock, ils rêvent de produire un microsillon. Leur chanson,"Belle Melissa" serait, selon Labelle, celle qui pourrait bien grimper au palmarès un jour.

Pour le moment, une tournée n'importe où les intéresse. *La Nuit sur l'étang*, d'après Mokombo, demeure une tentative de rejoindre les Franco-Ontariens et de se faire reconnaître. "C'est très rare qu'un groupe joue deux fois de suite à *La Nuit*, souligne Labelle. Même si le nouveau Mokombo n'existe que dix mois à peine, *La Nuit sur l'étang* nous rapproche du Franco-Ontarien ordinaire. Et je m'aperçois que les jeunes d'aujourd'hui sont plus sympathiques envers le rock francophone que dans le passé. Et la musique franco-ontarienne s'améliore de plus en plus."

Avec des groupes superbes comme *Mokombo*, le rock franco-ontarien va de l'avant dans toutes les directions musicales.

Bruno Gaudette





Le rill de Sylville


Gilles-Laurent Martin accompagné de Jos Leroux

Folkloriste, conteur, compositeur et jazzman: Gilles-Laurent Martin les compte tous sur les quatre cordes de son violon. Originaire de Sylville, il foule le sol du Vieux-Montréal en 1980 et tombe en amour avec la grande métropole. Il a depuis eménager ses pénates dans le nord de la ville et fait équipe avec Jo Leroux. Le tandem s'est produit pour la première fois sur scène lors du Festival des voyageurs.

Ambassadeur du folflore canadien-français en France et en Chine, il est aussi conteur dans l'âme. C'est au terme de ses études qu'il s'affaire à l'écriture. En parlant de son côté musical, Martin affirme que c'est du moment où on commence à catégoriser la musique qu'on lui donne des connotations politiques, la privant de son sens réel. «C'est comme si je disais que je jouais du violon en anglais ou en français», d'ajouter le violoneux.

Vivant de sa musique depuis maintenant 14 ans, il parle de son métier comme d'une «liberté, un pouvoir de dire». Son répertoire compte plus de 40 pièces. Côté production, Martin est conscient que la publication d'un album est une démarche déficitaire. Il a donc opté pour le format cassette. En outre, il a participé à la réalisation des microsillons *Connivence* et *Beaux Dimanches*.

Samedi soir, Martin en était à sa troisième Nuit sur l'étang (1980-84-89). L'événement représente pour lui un gage de solidarité et de fraternité: «c'est le rassemblement de la sainte famille», nous confie-t-il. On peut conclure, selon ses commentaires, que malgré la situation précaire de la francophonie en Ontario, la musique franco-ontarienne se porte bien et la relève s'annonce de bonne augure.

François Cimon

Michel Lalonde

Un franco-ontarien de coeur

A la seizième Nuit sur l'étang, Michel Lalonde et son groupe nous ont fait tripper pendant quelques trop courtes minutes.

Michel Lalonde est originaire de Cornwall. Comme beaucoup de musiciens, il commence par chanter dans les bars, avant de devenir musicien professionnel en 1972 avec Garolou, un des groupes québécois les plus populaires des années '70. Le groupe alliait la musique folklorique et le rock. Vous vous souvenez certainement de *La complainte du maréchal Biron* ou d'*A la claire fontaine*.

Plus personnel

Aujourd'hui, Michel Lalonde mène une carrière solo avec ses propres musiciens. Auteur et compositeur de la plupart de ses chansons, il écrit des chansons à texte. "J'essaye de puiser dans la réalité socio-culturelle. Mais j'écris aussi des chansons plus personnelles." Il a enregistré récemment un album sur cassette intitulé *Délit de suite*.

Même s'il habite Montréal depuis longtemps, Michel est resté "un franco-ontarien de coeur, par son accent et sa façon de vivre la dualité bilingue".

"La Nuit sur l'étang est unique parce qu'elle existe envers et contre tous. Elle reflète notre esprit et notre tenacité."

Sportif, passionné par la langue et l'histoire, Michel Lalonde fait aussi à ses heures du théâtre pour enfant. A cette seizième Nuit, Michel Lalonde s'est vu remettre la bourse Bertrand pour une chanson-hommage à Felix Leclerc. Bravo Michel et à l'année prochaine.

Yolande Jimenez

Jean Marc Dalpé reçoit le prix de la gouverneure générale

Un honneur pour nous tous

C'est pas que la nouvelle: Jean Marc Dalpé vient de décrocher le Prix de la gouverneure générale pour sa pièce à succès *le Chien*.

C'est un événement capital pour les lettres de l'Ontario français: au-delà de l'estime bien méritée qu'il apporte à Jean Marc Dalpé personnellement, ce prix est en somme la reconnaissance "officielle" de tout le mouvement culturel qui depuis tant d'années prépare l'émergence d'une pareille pièce.

Jean Marc Dalpé se trouvait à Sudbury avec les membres du spectacle *Cris et blues*, qui a été présenté à la *Nuit sur l'Etang*. L'équipe de *l'Orignal déchaîné* était là pour dire son "meuh" à Jean Marc, au brunch donné en son honneur. Entre les félicitations qui lui venaient de toutes parts, il nous a gracieusement prêté à l'entrevue qui suit.

***l'Orignal:* Le prix de la gouverneure générale, c'est pas de la petite bière. Qu'est ce qui rend ce prix si important?**

Jean Marc: C'est un prix important, parce que c'est le gouvernement qui le décerne, parce qu'une bourse assez importante y est rattachée, et parce que les jurys nommés par le Conseil des arts font un travail sérieux pour reconnaître l'excellence d'un livre paru chaque année dans diverses catégories: théâtre, poésie, roman, essai, livre pour enfants, etc. Le prix de la gouverneure générale, c'est l'équivalent canadien du Pulitzer américain, du Goncourt français, du Booker britannique.

***l'Orignal:* Quels autres auteurs connus ont remporté ce prix dans le passé?**

Jean Marc: Côté théâtre, il y a les Michel Tremblay, les Marie Laberge, et George Walker pour le prix des ouvrages en anglais. Il y a deux ans, Patrice Desbiens était finaliste dans la catégorie poésie.

***l'Orignal:* Est-ce qu'on a raison de considérer que ce prix qu'on t'a donné, c'est aussi un peu la reconnaissance de toute la littérature franco-ontarienne?**

Jean Marc: Je pense que oui. Je pense que ça va aider à faire voir la qualité de toute la production littéraire franco-ontarienne, que ça va ouvrir des portes pour d'autres. Ca va encourager les artistes d'ici à aller au bout de leurs rêves, de créer de mieux en mieux.

En tout cas, ça me fait chaud au coeur de voir comment les gens qui me félicitent et me tapent dans le dos sont fiers avec moi, pas fiers de moi. Parce que *le Chien*, ce n'est pas arrivé tout seul. C'est une seule manifestation de tout un mouvement, des efforts d'un tas de gens: ceux qui ont batît le TNO, Prise de Parole.

***l'Orignal:* Qu'est-ce qui explique le dynamisme des arts en Ontario français?.**



Jean Marc: Avant tout, le courage de courir de gros risques. Pour le TNO, par exemple, monter *le Chien* à Toronto, se rendre au Festival des Amériques, c'était de gros investissements, ça creusait de gros trous financiers. Mais on sait que pour avancer, il faut vivre au bord du précipice financier. Jamais jouer "safe". Compter sur l'appui de la communauté, avoir confiance en elle. Et ils ont eu raison: la communauté nous a toujours appuyé, elle a toujours été là. Donc tout le monde a bien raison de se sentir fier des succès que nos artistes remportent.

Je m'inquiète seulement quand je pense que la génération actuelle occupe beaucoup de place. Que c'est nous qui ramassons le gros de l'argent qu'il y a. La relève, elle, trime dur. Il faudrait encore plus d'aide financière de ce côté-là.

***l'Orignal:* Le prix va-t-il influencer tes projets d'écriture? Ta prochaine pièce va-t-elle ressembler au *Chien* ?**

Jean Marc: J'avais décidé de continuer d'explorer les thèmes du *Chien* bien avant qu'on me donne le prix. Pour le moment, je prends une pause, je travaille à d'autres choses. Depuis un bout de temps, je travaille sur un roman.

Mais ces temps-ci, je travaille surtout à produire une version bilingue du *Romeo and Juliet* de Shakespeare, en collaboration avec Robert Lepage. Ce sera présenté dans le cadre du festival artistique des Jeux du Canada à Saskatoon. C'est un projet qui m'amène à travailler la langue d'une manière tout à fait nouvelle pour moi: je cherche à garder en français l'aspect archaïque de l'anglais Shakespearien, tout en produisant un texte intéressant à jouer pour un comédien...

***

Post-sriptum:

Par les temps qui courent, les Franco-Ontariens retiennent l'attention de tout le Canada, tant français qu'anglais. La revue *Now* vient de publier un long article assez intelligent merci sur la problématique de la survivance des communautés francophones. *The Gazette* de Montréal prépare présentement un important dossier sur les Franco-Ontariens. La revue *l'Actualité* a fait paraître un reportage sur Sudbury dans son avant-dernière livraison et annonce la parution prochaine d'un dossier sur le français en Ontario et au Nouveau-Brunswick Même le *Sudbury Star* parle du prix de Dalpé en première page!

Enfin, les Franco-Ontariens sont à la mode!

Normand Renaud

Un "excellent" film d'aventure

Cette semaine, vous pouvez aller visionner l'excellent film intitulé *Bill and Ted's Excellent Adventure.* Cet excellent film est réalisé par l'excellent réalisateur Stephen Herek et met en vedette les excellents comédiens Alex Winter dans le rôle de Bill et Keanu Reeves dans le rôle de Ted.

Tout se passe en 1988 à San Dimas en Californie. Bill et Ted sont deux excellents adolescents qui passent leur temps à rêver de former un excellent groupe rock. Mais la réalité pénible pour eux, c'est qu'ils risquent d'échouer leur cours d'histoire s'ils n'obtiennent pas un A sur leur examen. C'est un cas désespéré: Pour eux, Napoléon c'est un type court, Français et décédé.

Entre temps, les dirigeants d'une société future décident de venir en aide à Ted et Bill parce qu'ensemble, ils formeront un groupe dont la musique deviendra si importante au 27e siècle qu'elle assurera l'équilibre cosmique. Alors on envoit un dénommé Rufus à leur secours pour assurer qu'ils réussissent leur examen d'histoire. Rufus offre à Bill et Ted une cabine téléphonique qui leur permet de voyager dans le temps.

L'historique comique

Les deux compères se rendent donc en Grèce antique, en Angleterre du moyen-âge, aux Etats-Unis durant la guerre de Sécession, etc... et ils ramènent avec eux des personnages historiques: Napoléon, Socrate, Jeanne d'Arc, Lincoln, Bethoven et quelques autres. Bien qu'ils soient venus pour aider les deux jeunes gens, ils en profitent tous pour explorer notre époque. C'est leur visite qui provoque le plus de comique.

C'est une histoire imaginative, pleine de fantaisie. L'aventure de Bill et Ted, ça ressemble à *Back to the Future* avec Michael J. Fox, à *Bugs Bunny* avec Wild E. Coyote et aux bandes dessinées du journal du samedi matin. C'est un film très superficiel. Le plan de l'histoire semble incomplet à certains moments et les spectateurs sont laissés à deviner où on en est rendu dans le temps. Les scènes sont tellement variées, tout se passe si vite, qu'on devient un peu étourdi. C'est plein de belles couleurs et ça tourne comme une spirale dans le vide.

Il faut aller voir Bill and Ted's Excellent Adventure avec la tête légère et l'intention de se laisser divertir. Dans ce film, l'impossible est toujours possible; tout est arrangé avec le gars des vues. Bill et Ted sont tellement pareils dans leurs façons de parler, d'agir et de penser, que d'en décrire un c'est décrire l'autre. Le rôle de Bill, interprété par Alex, est mieux joué que celui de Ted parce que le comédien Keanu exagère trop son rôle de farfelu. Il agit comme un être sans esprit, même stupide, qui n'est pas nécessairement drôle. Le vocabulaire des deux comédiens est limité aux expressions "dude" et "excellent".

Le film a pour but de donner un message à l'humanité: "Soyez excellent l'un pour l'autre". Pour ce qui est de la musique, il y a une très belle chanson supposément composée par Bill et Ted pour le 27e siècle, mais elle est de trop courte durée pour qu'on puisse l'apprécier. *Bill and Ted's Excellent Adventure*, c'est toute une aventure qui enseigne un peu d'histoire. L'aventure est-elle excellente? C'est à vous d'en juger.

Joanne Dubé
Chronique SRC

Ne manquez pas la chronique cinéma présentée par Joanne Dubé sur les ondes de CBON-Radio Canada, chaque samedi matin à 11h20 à l'émission "Plein Nord".

Tour de chant de Richard Desjardins au Centre des jeunes

La vie sans contrefaçons

A l'âge de quatre ans, en visite à Ville-Marie avec sa mère, Richard Desjardins se perd dans la mégalopolis du Témiscamingue. Par hasard, un journaliste de la radio locale est là qui interroge les passants dans la rue. Lui a-t-il demandé son opinion sur les dernières élections provinciales? Quoi qu'il en soit, la mère reconnait la petite voix qui pleure dans toutes les radios de la ville et retrouve bientôt son fils.

Richard Desjardins me racontait ses débuts en ondes pour dire que les entrevues, ça le connait. Mais l'anecdote révèle déjà un peu le regard particulier que ce chansonnier porte sur le monde. La radio est ramenée soudainement à l'échelle humaine; toute une ville participe à un petit drame familial. Pour un moment, le banal et l'exceptionnel se nourissent l'un l'autre.

Comme Patrice

De même, à écouter les chansons de Richard Desjardins, je m'étonnais de trouver tellement familier le délire qu'est la vie d'un occidental de notre fin de siècle. Chacune de ses chansons est une bordée d'images saisissantes, qui rappellent souvent celles d'un Patrice Desbiens. Il faut les saisir au vol, et vite, car elles tombent drues comme les accords de son piano.

Elles apportent parfois au désir des dimensions mythiques: *"Mon rêve a le métal des armes inadmissibles. / Je mangerai les dieux tombés à mes côtés / et je ne plierai que devant la beauté."*

Elles disent parfois l'espoir et la souffrance avec un humour surréaliste qui en amplifie la vérité. Le mineur dit: *Le jour où on me trouvera mort, / Enterrez-moi la tête dehors, / Au soleil."* L'amoureux dit: *"Pour une nuit d'amour gratis, / Je lui donnerais n'importe quoi."* Le gringo demande: *"Qui est le chef ici? (...) Le soleil se leva."*

Elles révèlent tour à tour le monde absurde et le désir plus absurde encore, assez absurde pour vaincre le monde.

Comment trouver les mots qu'il faut / Pour émouvoir un seul dollar? Richard Desjardins les trouve, pourtant. Il fait circuler la vie plutôt que ses contrefaçons. Il ne passe pas de faux billets.

Normand Renaud



Un demi-salut orignal de Richard Desjardins